

s Gâche et Richelot

ESSAIS POÉTIQUES

DE

DE M.^r G. R.^{**}, DE NANTES.

..... Si neque tibi as
Euterpe cohibet.....
Sublimi feriam sydera vertice.



A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE D'HÉRAULT, RUE DE GUÉRANDE.

1829.

ESSAIS POÉTIQUES.

ESSAIS POÉTIQUES

DE

M.^r G. R.** , DE NANTES.

..... Si neque tibus
Euterpe cohibet.....
Sublimi feriam sydera vertice,



A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE D'HÉRAULT, RUE DE GUÉRANDE.

1829.

ÉPITRE

A M.^r A. DE LAMARTINE.

ÉPITRE

A. M.^r A. DE LAMARTINE,

à l'occasion de sa dernière Méditation :

ADIEUX A LA POÉSIE.

— — — — —

O TOI, dont j'aime tant la douce poésie,
Pourquoi poser si vite un luth mélodieux ?
Au Dieu qui te versait sa plus pure ambrosie,
Lamartine, pourquoi ces précoces adieux ?

Crois-moi, fuis le repos : ta voix enchanteresse,
Ta voix n'a point encore atteint son dernier jour.
Peins-nous en traits de feu cette rapide ivresse
Que l'avidé Vieillard emporte sans retour.

Chante encore ce lac et cette onde azurée
Que ta nef vagabonde effleure doucement,
Et les pâles flambeaux de la voûte éthérée,
Et l'ombre de la nuit, qui descend lentement.

Du papillon léger trace-nous l'inconstance ;
Ainsi que nos désirs, qu'il voltige toujours ;
Qu'aux accents de ta voix, la sublime espérance
D'un céleste rayon vienne éclairer nos jours.

Mais qu'entends-je ?.. « Toujours de cyprès couronnée,
« La lyre ne répond qu'à des chants de douleur !
« Aux humains éplorés elle ne fut donnée
« Que pour accompagner les soupirs du malheur ! »

Sans doute, entre les mains d'une amante trahie,
D'un poète exilé, d'un époux gémissant,
Mariant à ses sons la plaintive élégie,
Elle emprunte, comme elle, un douloureux accent.

Mais crois-tu que jamais, dans notre humble retraite,
Le bonheur, un instant, n'ait arrêté ses pas ?
Et ce monde, si beau pour les yeux d'un poète,
Découvre-t-il aux tiens de stériles appas ?

La Muse d'Amphion, d'Hésiode et d'Homère,
Sans larmes, des humains dirigeait les travaux ;
Et, le laurier en main, de sa lyre guerrière,
Elle immortalisait la gloire des héros.

Tyrtée, à la victoire animant les courages,
N'émeut-il point ton cœur de ses mâles accords ?
Et trouve-t-on toujours, dans ses pompeux ouvrages,
Les cris du désespoir et les hymnes des morts ?

Le tendre Anacréon, quand il montait sa lyre,
En tirait-il toujours d'harmonieux soupirs ?
Ne savait-il jamais peindre un heureux délire,
Ni chanter de l'amour les folâtres plaisirs ?

Virgile, diras-tu, n'a jamais tant de charmes,
Que lorsque d'Eurydice il chante le malheur :
De la triste Didon, s'il fait couler les larmes,
D'un plaisir douloureux il remplit notre cœur.

Mais, avant de gémir sur leur mort si cruelle,
Il avait célébré leurs heureuses amours;
Il dresse leur bûcher.... mais sa muse fidèle
Avait vanté d'abord leur gloire et leurs beaux jours.

Sens-tu couler tes pleurs, quand le joyeux Horace
Repousse un importun, ou chante les festins?
Quand près de ses amis il badine avec grâce,
Le funèbre cyprès ne charge point ses mains.

Il renvoie aux tombeaux l'arbre de la tristesse :
Et, qu'il chante Bacchus, sous le myrte amoureux,
Ou le Dieu des amants, aux pieds de sa maîtresse,
C'est le myrte toujours qui couvre ses cheveux.

Au midi de la France, errant avec Chapelle,
Je souris aux bons mots qui parent son récit;
Et Boileau, par ses vers, où la joie éteincelle,
Des Pradons seulement allume le dépit.

Faut-il te dérouler les scènes où Molière,
Par mille traits plaisants éveille la gaieté;
Quand il peint d'Harpagon la burlesque colère,
Ou terrasse d'un coup l'hypocrite effronté?

Faut-il te découvrir ces pages où la gloire
Couronne nos drapeaux de lauriers et de fleurs?
Consacrés par Phébus au temple de mémoire,
Ces récits glorieux font-ils naître des pleurs?

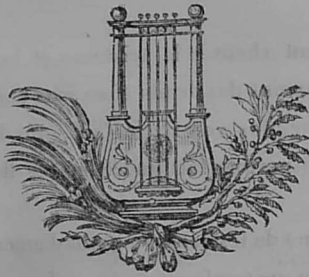
Si l'amoureux Parny, la tendre Philomèle,
Modulent tristement des désirs, des regrets,
Bientôt la même voix, plus sonore et plus belle,
Du Dieu qui les enivre exalte les bienfaits.

La lyre peut chanter la tristesse et la joie;
Toutes deux ont des droits à ses sons enchanteurs :
Attendri par nos vœux, le Ciel, qui les envoie,
Aux épines parfois fait succéder les fleurs.

Pour toi, que de tes yeux tombent d'amères larmes,
Ou bien que sur ton front règne un heureux souris,
Ta belle voix pour nous aura toujours des charmes,
Et mon cœur de tes chants sera toujours épris.

Poursuis sans t'arrêter, poursuis une carrière
Où le Ciel a pour toi répandu les succès;
Qu'importe à qui te lit, si, d'une main légère,
Tu couronnes ton luth de myrthe ou de cyprès.

Ne va pas cependant, contre un monde éphémère,
Par d'éternels regrets, sans cesse t'irriter ;
Tant qu'il existera des femmes sur la terre,
Ami, la lyre aura des plaisirs à chanter !



LES DÉTOURS.

LES DÉTOURS.

J'AIME les détours d'un bocage
Où l'on peut tromper tous les yeux,
Et, sur une riante plage,
Un labyrinthe ténébreux.
J'aime à voir l'onde qui murmure
Souvent me dérober son cours,
Et, pour rafraîchir la verdure,
Former mille et mille détours.

J'aime, dans la forêt sauvage,
Des sentiers détournés, déserts,
Et, dans les Cieux, pendant l'orage,
La foudre sillonnant les airs.

J'aime à voir l'agile nacelle
En tout sens diriger son cours,
Et, sur ma tête, l'hirondelle
Former mille et mille détours.

J'aime à voir le serpent rapide
Doubler ses anneaux tortueux,
Et, dans les bois, le daim timide
Fuir le chasseur audacieux....

J'aime à voir aimable coquette
Que poursuit le Dieu des amours,
Pour retarder une défaite,
Chercher mille et mille détours.



CHLOÉ.

CHLOÉ.

LES Grâces sont votre partage,
L'esprit pétille dans vos yeux,
Et votre agréable langage
Nous enchaîne de mille nœuds.
Par votre démarche légère,
Malgré soi, l'on se sent charmer,
Vous possédez le don de plaire,
Chloé; mais savez-vous aimer?

Des sons de votre voix flexible
On est agité doucement :
Pourriez-vous rester insensible,
Vous qui chantez si tendrement !

Ah ! d'une sagesse sévère
Craignez, craignez de vous armer....
Vous possédez le don de plaire,
Chloé ; mais savez-vous aimer ?

Que votre aimable modestie
Ne craigne rien de mes discours ;
Mon cœur en secret les confie
Au Dieu qui préside aux amours.
Près de vous, du Roi de Cythère
On sent tous les feux s'allumer....
Vous possédez le don de plaire ,
Chloé ; mais savez-vous aimer ?



PHILOMÈLE.

PHILOMÈLE.

Où fuis-tu, tendre Philomèle ?
Tes chansons charmaient mon repos,
Et de l'absence si cruelle
J'allais oublier tous les maux.
De mon illusion nouvelle
Vois quelle était la douce erreur :
Quand j'écoutais ton ramage enchanteur,
Il me semblait que tu parlais d'Adèle !

Pourquoi cesser ta mélodie ?
Pourquoi délaisser ce bosquet ?
Vas-tu rejoindre ton amie,

Dans quelque bocage discret ?
Ta voix harmonieuse et belle
De tes succès vantait le cours ;
Tu célébrais l'objet de tes amours ,
Et je croyais que tu chantais Adèle !

Poursuivi par la même image ,
Quand je verrai naître la nuit ,
Pour écouter ton doux ramage ,
Je reviendrai dans ce réduit.
J'aurai mon compagnon fidèle ,
Le confident de mes pensers ;
Toi, tu seras sur ces rameaux légers ,
Et tous les deux nous chanterons Adèle !



LE POÈTE AVEUGLE ,

ÉLÉGIE.

LE POÈTE AVEUGLE ,

ÉLÉGIE.

HEUREUX sommeil, de tes pavots
Pourquoi dégager ma paupière ?
Je sens renaître tous mes maux ,
Quand le jour brille sur la terre.
Viens, mon enfant, guide mes pas
Au fond du vallon solitaire ;
Là, du moins, je n'entendrai pas
Des cruels prodiguer l'insulte à la misère !

Au retour du printemps, l'ormeau majestueux
A recouvert déjà son verdoyant feuillage;
Je ne reverrai plus ses rameaux amoureux
Brisés par le dernier orage !
Il m'eût été si doux de soutenir leur front;
De cacher des hivers le funeste ravage;
D'offrir enfin, pour prix de leur ombrage,
Un obstacle invincible à l'autan vagabond !

Inutiles désirs ! agités sur ma tête,
Ces bosquets, sans mes soins, ont bravé la tempête;
Leur dépouille, jouet de la brise du soir,
Est tombée à leurs pieds avec un sourd murmure;
O douleur ! les beaux jours leur rendent leur parure:
Je les avais plantés, et je ne puis les voir !

Ah ! les cruels qui flétrissent ma vie,
Au langage des Dieux ne trouvent point d'attraits:
Il n'a pour eux ni grâce ni magie;
Le Dieu des vers ne leur sourit jamais.

Le mortel animé des élans du génie,
A toutes les vertus, comme tous les talents;
Du malheureux qui souffre il entend les accents,

Doux bienfait de la poésie !
Cette étude divine ennoblit notre cœur,
Aux douceurs de l'espoir rend notre âme flétrie....
Et, pourtant, rien ne peut me rendre le bonheur !

Que dis-je ? mais cet art peut charmer ma détresse.
Profitons des moments que le destin me laisse :
Suivant que sur les jours qu'il me reste à compter,
Le Ciel fera régner la joie ou la tristesse,
La lyre sous mes doigts peut gémir ou chanter.

Non ! la gloire n'est point une vaine fumée :
Ses brillantes vapeurs, planant sur le tombeau,
Portent l'encens du monde à notre âme charmée,
Quand nous prenons l'essor vers un monde nouveau !



LÉONIE INFIDÈLE

TRAGÉDIE

LÉONIE INFIDÈLE,

ÉLÉGIE.

LÉONIE INFIDÈLE ,

ÉLÉGIE.

TE souviens-tu , cruelle Léonie ,
De ces instants pour moi si pleins d'attraits ,
Où je jurais de t'aimer pour la vie ,
Où tu disais hélas ! que tu m'aimais ?

Depuis qu'un mot enchainant votre vie
Vint effrayer les timides Amours ,
A mes regards votre bouche jolie
Ne sourit plus , comme dans nos beaux jours.

Que je t'aimais ! dans quelle douce ivresse
Je te pressais sur mon sein palpitant !

Partageais-tu cette vive tendresse ?
Tu le disais..... trompais-tu ton amant ?

Mais vois quel fut ton aveugle délire :
Quand tu trahis un serment oublié ,
Tu renonças toi-même à ton empire,
A cet encens si long - temps envié.

Tu dédaignas une flamme sincère ;
L'ambition égara tes désirs ,
Et tu quittas , pour un monstre sévère ,
Le Dieu charmant qui préside aux plaisirs.

Quoi ! vous m'aimiez ! quoi ! cette même bouche
Déjà deux fois a promis votre foi !
Quoi ! je verrais votre maître farouche
Jouir d'un bien qui n'était dû qu'à moi !

Mais où m'emporte une colère vaine !
J'avais trouvé le chemin de ton cœur ,
Quand mon rival te présenta sa chaîne...
Et son succès ne vaut pas mon malheur.

NE LE DIS PAS ,

ÉLÉGIE.

NE LE DIS PAS,

ÉLÉGIE.

ARBRE chéri, dont le feuillage
Courbé vers la terre humblement,
Semble adresser un pur hommage
Aux rayons de l'astre brillant,
Là, sous ton ombre hospitalière,
Lysimon conduisit mes pas ;
J'écoutai sa tendre prière....
Arbre chéri, ne le dis pas !

Maudissant mon indifférence ,
Quand je partageais son ardeur ,

De son amoureuse souffrance
Il osait accuser mon cœur.
« Qu'un baiser charme au moins ma peine. »
Me disait Lysimon tout bas :
Nous confondîmes notre haleine....
Arbre chéri , ne le dis pas !

Sous une forme enchanteresse
Me peignant l'amoureux lien ,
Des cœurs livrés à la tendresse
Il me vantait l'heureux destin.
L'amour vint éblouir ma vue ;
L'amour lui-même ouvrit mes bras ;
Sous tes rameaux je fus vaincue.....
Arbre chéri , ne le dis pas !

On dit que c'est un Dieu perfide ,
Qui se plaît à nous voir souffrir ,
Et qui , sur sa flèche rapide ,
Lance un poison qui fait mourir ;
Avec le mortel que j'adore ,
Tous les jours , cherchant le trépas ,
Ici , je suis heureuse encore....
Arbre chéri , ne le dis pas !

Toi , qui me prêtes ton ombrage
Contre les regards indiscrets ,
Je veux , en soignant ton feuillage ,
Payer le prix de tes bienfaits.
A mon bonheur , je dois le croire ,
Arbre chéri , tu survivras ;
Gardes-en la douce mémoire ;
Mais sois discret , ne le dis pas !



LES MÉTAMORPHOSES

DE L'AMOUR.

LES MÉTAMORPHOSES

DE L'AMOUR.

L est une île fortunée
Où ne grondent point les autans;
Qui, d'arbres verts toujours ornée,
Voit toujours régner le printemps.

C'est sur cette agréable plage
Qu'Amour a fixé son séjour;
Là, tous les jours, dans un bocage,
Gravement ce Dieu tient sa Cour.

On y respire la tendresse ,
On y sent naître les désirs ,
Et loin du grand jour qui les blesse
Voltige l'essaim des plaisirs.

La beauté, folâtre naguère ,
Rêveuse et triste en un moment ,
D'une tendre et vague chimère ,
Se sent agiter doucement.

Dans cette île, qu'il a choisie ,
Cupidon jamais n'est trompeur ;
Son nectar n'a jamais de lie ,
Sa coupe est celle du bonheur.

Là, sous cent formes différentes ,
Il aime à se montrer aux yeux ,
Aidé des Grâces séduisantes ,
Qui président à tous ses jeux.

Un jour, errant avec délices
Dans ses bosquets pleins de détours ,
Je vis de ses brillants caprices ,
Devant moi, commencer le cours.

Je promenais sur lui ma vue ,
J'admirais son arc et ses traits ,
Quand soudain une blanche nue
Le couvrit de son voile épais.

Bientôt, ô prodige admirable !
Ainsi qu'une brillante fleur ,
De tous les Dieux le plus aimable
S'élança à travers la vapeur.

Mes yeux le distinguent à peine ;
Deux papillons traînent son char léger ,
Tout près de moi je l'ai vu voltiger ,
J'ai senti sa brûlante haleine.

Tel qu'un point lumineux
Qui brille dans l'espace ,
Il signalait sa trace
Par un sillon de feux.

Mais il revient, porté sur le char de Cybèle ;
Une nouvelle flamme en ses yeux étincèle ;
Deux lions écumants le traînent en grondant :

Ils semblent accablés sous le poids d'un enfant !
On voit que dans ce char est le maître du monde.
Il dirige à son gré leur course vagabonde ;
Les rênes, dans ses mains, forment de légers flots,
Et le carquois fatal résonne sur son dos.

Alors, prenant un plus tendre visage,
Du char pompeux l'Amour s'est élancé :
C'est un mortel à la fleur de son âge,
Dont les cheveux d'un ébène foncé,
Sur son épaule, agités par Zéphyre,
Semblent bouclés par la main des Plaisirs.
Sur tous ses traits règne un heureux sourire
Et ses regards allument les désirs.

Tel à Psyché, jadis, il dut paraître,
Quand de ses sens il se rendit le maître ;
Lorsqu'en un songe, il voulut l'éblouir ;
Lorsqu'avec elle, il mourut de plaisir.

Bientôt, pressant les flancs d'un superbe Centaure,
Il allume en son sein un feu qui le dévore,

Promène sur son dos une brûlante main,
Et de ses traits aigus le harcèle sans fin.
Le Centaure, cédant au pouvoir qui l'entraîne,
S'élance, en bondissant, dans une verte plaine.

Là, sur le frais gazon, des Nymphes folâtraient ;
Parfois bravaient l'Amour, et parfois l'invoquaient ;
Tantôt à ses autels présentaient leurs offrandes,
Et tantôt, en jouant, déchiraient ses guirlandes.

Le Centaure s'approche, on s'écrie ; à l'instant,
La troupe est dispersée.... Une seule l'attend ;
Jusqu'à le caresser elle porte l'audace,
Sur sa croupe amoureuse elle saute avec grâce ;
Cupidon la soutient, près d'elle il est assis,
Tandis que de sa robe entr'ouvrant les replis,
Zéphyre, curieux, joue et vole autour d'elle,
Et, rempli de désirs, l'effleure de son aile.

Le Centaure vainqueur, de plaisir transporté,
De ses regards brûlants contemple sa beauté ;
Vingt fois, pour la revoir, il retourne la tête ;
Il semble, de ses yeux, dévorer sa conquête ;
Il voudrait adoucir le fracas de sa voix....

Mais la Nymphé le guide au plus épais du bois.

Ici, l'Amour délaisse le Centaure :
Une amante éplorée invoque son secours ,
Et, prête de quitter l'objet de ses amours ,
Timidement le conjure et l'implore.

Mais l'Amour a tous les talents ;
Il saisit une douce lyre ,
Et charme tout de ses accents.
J'aperçois un jeune Satyre ,
Attendri par ces sons touchants ,
Qui, sur son chalumeau sauvage ,
Veut accompagner ses chansons ,
Tandis qu'au printemps de son âge ,
Une Nymphé , dans le bocage ,
Lui demande d'autres leçons.

Soudain , guidant son vol vers la voûte éthérée ,
Comme un aigle rapide , il monte jusqu'aux Cieux ;
Par son flambeau divin la Terre est éclairée ;

Il commande à la foudre , il est le Roi des Dieux !

Frappé de sa vive lumière ,
Malgré moi , mon œil s'est fermé ;
Je perds , en baissant la paupière ,
Le spectacle qui m'a charmé.

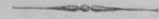
Mais la plus douce rêverie
Vient s'emparer de tous mes sens :
Je vois à mon âme ravie
Se peindre ces tableaux charmants.

Doux souvenir , songe volage ,
Demeure long-temps dans mon cœur ,
Et reviens m'offrir ton image ,
Quand je serai seul et rêveur !



PREMIERE PARTIE.
QUATRE SOIRÉES.

PREMIÈRE SOIRÉE.



LE VER LUISANT.

PREMIÈRE SOIRÉE.

LE VER LUISANT.

..... Deprensi toties... furta mariti.
OVIDE, *Métam.*

VIENS, ne crains rien, gagnons ce frais bosquet,
Disais-je, un soir, à ma jeune maîtresse,
C'est, ma Doris, l'asile du secret ;
Viens, que mon bras soutienne ta foiblesse ;

Déjà cachés par un nuage épais,
Les pâles feux de la triple Déesse
N'éclairaient plus tes timides attraits.

Je dis, et loin des regards indiscrets
Ma main guidait l'objet de ma tendresse.
Dans ces beaux lieux, où nous retient l'Amour,
Du jour maudit redoutant le retour,
Je hasardais une tendre caresse,
Quand tout-à-coup, tel qu'un point lumineux,
Par son éclat un ver frappe mes yeux.
« C'est, me dit-elle, un diamant, peut-être? »
Tu te méprends, lui dis-je en souriant;
Courbe ton front, et tu vas le connaître.
Mets sur ton doigt cet insecte brillant;
Fais-le sans crainte, il est plein d'innocence,
Et, si tu veux, ma bouche te dira
Par quel hasard, jadis, il prit naissance;
Ce court récit, ma Doris, t'apprendra
Jusqu'où parfois peut aller la vengeance
D'un cœur trahi par un volage époux:
De tels forfaits ne sont pas faits pour nous!

Le grand Jupin, comme à son ordinaire,
D'une mortelle étant jadis épris,
Avait tant fait, qu'il ne savait que faire
Pour triompher de ses cruels mépris.
Cette mortelle, insensible ou prudente,
Depuis long-temps rejetait ses soupirs,
Et, redoutant une épouse puissante,
Fermait l'oreille à ses tendres désirs.
L'antique Dieu qui fait rouler la Terre,
Fronçant alors un sourcil effrayant,
Dans un accès d'amoureuse colère,
Laissa tomber ce discours menaçant:
« Et depuis quand une foible mortelle
» Oserait-elle opposer le dédain
» A mon amour, à l'amour de Jupin?
« Moi, juste Ciel! trouver une cruelle!
» Quoi! mon éclat, ma suprême grandeur,
» Mes vœux, mon nom et ma constante flamme,
» Rien, jusqu'ici, ne peut toucher son âme!
» Et sans espoir je nourris mon ardeur.....
» Non; je prétends obtenir sa tendresse,
» Et, dès ce soir, triompher de son cœur. »

Il dit. Soudain, ô prodige d'adresse !
Le grand Jupin, pour mieux tromper Junon,
Dont les soupçons le tourmentaient sans cesse,
Change, le soir, de visage et de nom,
Quitte les Cieux, et ce Protée habile
Vient sous les traits d'un insecte débile.

Dans les détours d'un bocage écarté,
Où son amante errait à l'aventure,
Un scarabée effleure sa figure.
La jeune fille admire sa beauté,
Et saisissant l'insecte téméraire,
Tient mollement ses membres délicats.
Mais Jupiter lorgnait d'autres appas,
Et chacun sait qu'il s'entend en affaire.

Or, le Destin, pour lui jouer un tour,
Guida Junon vers ce sombre séjour ;
La Lune ouvrit un docile nuage,
Comme elle entrait au bosquet amoureux,
Et dans l'instant un rayon de ses feux
De la Bergère éclaira le visage.
D'un œil malin, la subtile Junon

Voit un insecte adroit outre mesure,
De la Beauté parcourir le jupon,
Puis remonter jusque sur sa figure ;
Puis sur son sein tendrement agité
Aller, venir et retourner sans crainte.
Dame Junon connaît trop bien la feinte ;
Elle devine, en son cœur irrité,
Le tour adroit d'un époux infidèle :
« Quoi ! se dit-elle, et qu'est-ce que je vois ?
» De la Nature interrompant les lois,
» Un animal brûler pour une Belle !
» Bientôt, je crois, les habitants de l'air
» Iront sous l'eau chercher une compagne,
» Et les poissons, au haut d'une montagne...
» Mais tout ceci sent fort le Jupiter. »

Elle se tait, et, contenant sa rage,
Pour s'amuser, veut tout voir jusqu'au bout.
Quel changement s'opère tout-à-coup !
Elle aperçoit le mari le plus sage,
Abandonnant un costume étranger,
Et, sous ses yeux, aux pieds de son amante...
Junon éclate, et son époux léger
Voudrait en vain sauver une innocente ;

Ne pouvant point punir le Roi des Dieux ,
Elle s'adresse à l'objet de ses feux :
« Eh quoi ! dit-elle , une simple mortelle
» Ose prétendre à l'amour de Jupin ?
» Pour te punir d'avoir été si belle ,
» Va te cacher parmi l'herbe et le thym ;
» Sois ce qu'était mon époux infidèle ,
» Lorsque , charmé de tes mortels appas ,
» Il osa prendre une forme nouvelle :
» De tant d'honneur tu ne jouiras pas. »

Junon se tait ; soudain , plus de Bergère.....
Elle revêt des membres délicats ;
Son foible corps va ramper sur la terre.
Le bon Jupin alors s'attendrissant ,
Blâma , dit-on , sa violente épouse :
Sans barbarie on peut être jalouse.
Contre la Lune ensuite s'emportant ,
Il arracha le rayon complaisant ,
Puis le donnant à sa triste Bergère :
» Tiens , lui dit-il , toi , qui me fus si chère ;
» Le sort cruel a juré ton malheur ,
» Mais désormais ne sois pas sans honneur ;
» Que ce rayon , brillant dans la nuit sombre ,

» Par les mortels te fasse rechercher :
» Aux amoureux qu'il guidera dans l'ombre ,
» Ainsi que toi , ce feu deviendra cher. ' »

Il dit et part. D'une course rapide ,
Jupin arrive au céleste séjour.
Il fit la moue à la Lune perfide ;
Et , mal guéri de son fatal amour ,
Bouda Junon..... jusqu'à la fin du jour.



SECONDE SOIRÉE.

L'AMBITION ET L'ESPÉRANCE.

SECONDE SOIRÉE.

L'AMBITION ET L'ESPÉRANCE.

At securâ quies.....

.....At frigida Tempe,

Mugitus que boum, mollesque sub arbore somni.

VIRGILE Georg.

DORIS, jamais Phœbé ne fut plus belle,
Et sa lumière épandue en ces lieux
Semble donner une grâce nouvelle
A ce bosquet, séjour mystérieux.
Avant qu'Amour t'eût montrée à mes yeux,
Et, par l'appât d'une chaîne si belle,

Ne m'eût forcé de vivre sous ses lois,
Dans ce bosquet je venais quelquefois.

Or, un matin, sur la molle fougère,
Je savourais un tranquille repos,
Quand le sommeil, sous ses sombres pavots,
Ferma soudain ma pesante paupière.
A mes regards tout change en un moment...
Je ne vois plus le bosquet verdoyant
Qui me gardait, par son épais ombrage,
Contre les feux d'un soleil trop ardent;
Et dont souvent le commode feuillage,
Grâce aux Zéphyr, m'offrait un lit charmant.
Du grand tableau qui vint frapper ma vue
Je sens encor mon âme tout émue :
Là, des cités, de superbes remparts,
Séjour chéri de la Gloire et de Mars;
Là, déployant leur sanglante bannière
Armés de fer, des essaims belliqueux.
Sur ces objets un soleil radieux
Laisait tomber des torrents de lumière.
Mais je voyais dans un lointain obscur,
Ainsi qu'un point qui brille dans l'azur,
Dans un bosquet, une simple chaumière,

Qu'environnait une ombre tutélaire.
Je comparais le calme de ces lieux
Aux cris confus de la foule bruyante,
Quand tout-à-coup un Génie à mes yeux
Vient étaler sa parure brillante;
L'or et l'acier y disputaient d'éclat;
Sa main tenait des sceptres, des couronnes,
Et sous ses pieds, les débris de vingt trônes,
Restes pompeux de maint puissant état,
En traits de sang attestaient sa furie.
Je vois alors un moins brillant Génie,
Qui savait joindre au plus noble maintien
Un front serein, une douceur charmante;
Un rayon vert s'échappait de sa main;
Ses yeux avaient une grâce entraînant;
Les plus grands maux, la plus vive douleur
Étaient charmés par sa seule présence:
On lui devait la douce jouissance
Que fait goûter l'attente du bonheur.

Soudain du doigt l'un et l'autre Génie
Montrent au loin un fantôme éclatant
Qui s'enfuyait plus léger que le vent;
Sa robe offrait à la vue éblouie

De cent couleurs l'assemblage attrayant.
« C'est le Bonheur, dit celui de mes guides
Qui le premier parut à mes regards,
« Viens avec moi, suivons ses pas rapides. »

Nous le suivons sur les traces de Mars,
Parmi le feu, le tumulte et les armes;
Mais le Bonheur dans ces séjours d'alarmes
Hâta sa course et délaissa les camps.
Nous le suivons dans les palais des Grands,
Aux pieds du trône, au sein de l'opulence,
A la tribune, au séjour de Thémis,
Au temple auguste où règne la science,
Où d'Apollon siègent les favoris.....
De tous ces lieux il bannit sa présence.

Après avoir couru pendant long-temps,
Nous découvrons une verte prairie :
Un clair ruisseau de ses flots bienfaisants
Y conservait l'herbe fraîche et fleurie.
L'Ambition ici m'abandonna;
Seule avec moi l'Espérance resta.

Je reconnus dans le fond d'un bocage,
Cette cabane, asile de la paix,
Et les ormeaux dont le feuillage épais
La défendait des fureurs de l'orage.

Là s'arrêta le fantôme volage ;
Je l'y suivis avec la même ardeur.
« Voilà, me dit ma compagne fidèle,
« Le lieu chéri, le temple du Bonheur.
« Viens, puisqu'ici l'ordre des Dieux t'appelle. »
Je frappe, on ouvre ; ô spectacle imprévu !
Espoir charmant ! plaisir inattendu !
J'entre en ce lieu tranquille et solitaire,
Où, pour charmer, embellir mes destins,
L'Amour gardait la plus belle Bergère
Qui fût jamais au milieu des humains.
Sa taille était le chef-d'œuvre des Grâces ;
Elles avaient bouclé ses longs cheveux,
Qui retombaient en flots voluptueux,
Et le bonheur se fixait sur ses traces....

Au sentiment qu'inspiraient tant d'attraits
Je laisse aller mon âme tout entière.
Sans me lasser, je contemple ses traits,

Sa blanche main, sa démarche légère;
J'allais enfin lui dire mon ardeur.....
Mais mon réveil vint finir mon erreur,
Et je quittai mon bosquet solitaire!....

Comment te peindre, ô ma chère Doris,
L'étonnement qui frappa tout mon être,
Quand, au sortir de mon réduit champêtre,
Tu te montras à mes regards surpris,
Telle qu'un songe à l'instant t'avait peinte?
Même douceur sur ton visage empreinte,
Même regard, surtout même souris....
Ce songe enfin, m'avait fait voir Doris.



TROISIÈME SOIRÉE.

LES FEUX DE LA NUIT.

TROISIÈME SOIRÉE.

LES FEUX DE LA NUIT.

..... Round he throws his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay...

MILTON, *Paradise lost.*

O douce nuit ! suspends , suspends ton cours ;
Règne long-temps ; et toi , Lune argentée ,
Discret témoin des plus tendres amours ,
Daigne arrêter ta course trop hâtée.
Dans ce bosquet tout est silencieux ;

Zéphyre à peine agite le feuillage ;
Et des objets qui frappèrent mes yeux
L'obscurité détruit le paysage.

Doris , vois-tu tous ces feux vagabonds ,
Qui vont courant le long de la bruyère ;
Qui , s'élançant et par sauts et par bonds ,
Portent au loin leur livide lumière ?
Ah ! si jamais , dans ces lieux ténébreux ,
Le soir t'offrait cette flamme perfide ,
Sans t'attirer , qu'elle brille à tes yeux ,
Garde-toi bien de la prendre pour guide.

Aux temps fameux , fertiles en héros ,
Temps renommés , où l'amoureux servage
Donnait naissance aux plus nobles travaux ,
Et soumettait les guerriers de tout âge ,
Vivait Raymon , la fleur des Chevaliers.
Tendre incarnat décorait son visage ,
Et ses regards , à la fois doux et fiers ,
Dans plus d'un cœur avaient fait du ravage.
Tous les tournois l'avaient trouvé vainqueur ,
Et nul guerrier fameux par son courage

N'aurait en vain défié sa valeur.
Ce jeune preux brûlait pour Idalie.....
Qui n'eût aimé cet ange de beauté ?
Par son esprit , par sa grâce embellie ,
Seule , elle avait adouci sa fierté.
Elle avait tout : son gracieux sourire
Était semblable à celui de Cypris
Quand elle fuit , pour le fils de Cynire ,
Gnide ou Paphos , ses séjours favoris ;
Ou quand , tressant des couronnes nouvelles
Pour Mars vainqueur , que ramène l'Amour ,
Elle s'apprête à le vaincre à son tour.

Près du castel qu'habitait son amie ,
Dans un chemin abandonné , désert ,
Une Chapelle à moitié démolie
Offrait son dôme à peine recouvert.
Des revenants elle était la retraite ;
Dans le canton , personne n'y priait ;
Dans son enceinte isolée et discrète
Le malheureux jamais ne reposait.
Un sombre bois en défendait l'entrée :
Là , des Esprits , des Démons malfaisants
Se rassemblait la cohorte abhorrée ,

Pour y tenir ses conseils effrayants.
L'audacieux qui, bravant leur furie,
Eût visité cette retraite impie,
Dans les tourments eût terminé sa vie.

Le jeune preux, dont l'esprit juste et sain
A tous ces bruits opposait le dédain,
Choisit ces lieux, où régnait le mystère,
Pour y mener l'objet de ses amours;
Et, quand Phébus allait finir son cours,
Ils se rendaient au séjour solitaire.
Pour contempler leurs ébats amoureux,
La Lune, ouvrant la muraille vieillie,
Laissait glisser un rayon curieux
Dont le reflet effrayait Idalie.
Dans ce réduit, loin des yeux indiscrets,
Tout paraissait sourire à leurs projets.

Mais leur bonheur fut de courte durée :
Raymon avait un rival sans honneur.
Par lui bientôt leur trace est éclairée ;
Il sait le lieu témoin de leur bonheur.
« Quoi ! s'écria le Chevalier perfide ,
» A son amour Idalie a cédé !

» Et résistant à mon désir avide ,
» Au feu cruel dont j'étais possédé ,
» Elle me fuit, sans plaindre ma souffrance!..
» Je suis l'objet de tes cruels mépris.....
» De tes dédains tu recevras le prix ,
» Lâche Idalie ! et ma juste vengeance..... »
Mais la fureur, ici, suspend sa voix ;
Deux fois il veut s'écrier, et deux fois
Un son aigu s'échappe de sa bouche.

Par quel moyen ce Chevalier farouche
Vengera-t-il son amour offensé ?
Dans un combat ? Raymon est invincible ;
Il jète loin ce projet insensé.
L'assassiner?... un meurtre est impossible ;
De ses amis le nombre est effrayant.
« Eh bien ! dit-il, qu'importe le moment ,
» Ils périront ! oui ; j'en ai l'assurance :
» L'Enfer viendra me dicter ma vengeance. »

Auprès du bois, au sein d'un arbre creux,
Ainsi parlait ce rival odieux.

Là, tous les soirs, cherchant la même place,
La rage au cœur, il marchait sur leur trace;
Et tous les soirs, quand ils étaient heureux,
Il méditait mille projets affreux.

Lorsque Phébus, du haut de sa carrière,
Sur la forêt étendait sa lumière,
Le monstre errait dans ses sentiers déserts,
Et, dans son cœur, invoquait les Enfers...

Cruel Amour ! protégeas-tu le crime ?

Quel Dieu guida les pas de l'assassin ?

A ses regards se présente un abyme

Qui terminait le plus sombre chemin,

Et, quand du soir au Ciel brillait l'étoile,

L'affreuse nuit le couvrant de son voile,

Dans cet endroit noir et mystérieux,

En déroba la vue à tous les yeux.

L'infortuné qui s'avance sans guide,

Glisse et soudain disparaît pour toujours !

Son plan est fait. Au bout de quelques jours,

Près de Raymon le Chevalier perfide

Avec adresse entre furtivement ;

Lui fait l'aveu d'un vif attachement :

« Nagnère aussi j'adorais Idalie,

- » Dit le trompeur, mais je fus rebuté.
» Pour oublier sa funeste beauté,
» J'errais souvent dans la forêt impie,
» Où nul mortel n'ose porter ses pas ;
» Et là, bravant l'Enfer et le trépas,
» Je me livrais à la philosophie.
» Je vois, un soir, deux fantômes s'enfuir...
» A cet aspect, je me sens tressaillir ;
» Mais, rappelant ma force et mon courage,
» Je suis leurs pas à travers le bocage ;
» Je reconnais..... Idalie et Raymon.....
» Mais ne crains rien ; j'en jure par mon nom !
» Sur ton bonheur ma bouche fut muette.
» Aucun danger ne menaçait ta tête ;
» Mais prends-y garde ! un rival odieux
» Dans la Chapelle ose porter les yeux.
» — Dis-moi son nom, au combat je l'appelle.
» — Tremble, Raymon, ou modère ton zèle.
» Ton bras sans doute est certain du succès,
» Mais Idalie est perdue à jamais.
» Ne dois-tu pas rechercher le mystère ?
» Je vais t'ouvrir un avis salutaire :
» Quitte, crois-moi, la Chapelle à l'instant.
» Dans la forêt, qui me servait d'asile,

» Est un chemin obscur et complaisant ;
» Des deux côtés est une longue file
» D'arbres touffus que balance le vent :
» Tu ne pourras t'égarer dans ta route.
» Non loin de là, sous une sombre voûte,
» Un lit charmant de mousse et de gazon
» Pourra servir aux plaisirs de Raymon.
» Ah ! tu le vois , ma souffrance cruelle
» N'a point pour toi diminué mon zèle ;
» Va , sois heureux. » Il se tait à ces mots.
Il dissimule une infernale joie ,
Et dans ses bras l'infortuné héros
Presse celui dont il sera la proie.

Le soir arrive... ô soleil radieux !
Pourquoi pâlir?... près de l'abyme affreux
Laisse du moins un reste de lumière !
Pourquoi si vite achever ta carrière ?
Crains-tu de voir un attentat nouveau ?
Hélas ! déjà l'abyme est leur tombeau !...

Leur ennemi , qu'un Dieu vengeur agite ,

Pour les sauver trop tard se précipite ;
Il court en vain. Mille remords cuisants
Viennent offrir leurs spectres menaçants ;
Et dans son cœur , que leur flèche déchire ,
Du désespoir font naître le délire.
Il suit leur trace , et dans l'abyme obscur
A leur beau sang mêle son sang impur.

Mais , ô prodige ! ô vengeance sublime !
Un pâle feu pétille au même instant ,
Et s'élançant de ce profond abyme ,
Sur le gazon glisse légèrement.
Le monstre ainsi doit errer sur la terre ,
Et sans repos parcourir tous les lieux.
Mais le méchant sous sa forme étrangère
A conservé tous ses goûts odieux.
Il fuit du jour la brillante lumière ,
Cherche les lieux impurs , abandonnés ;
Et quand il voit des amants fortunés
Errer , le soir , dans la plaine fleurie ,
Pour assouvir sa noire jalousie ,
Dans des réduits obscurs et dépouillés
Il les conduit , loin des chemins frayés.



QUATRIÈME SOIRÉE.

LA MOUCHE DE NUIT DU JAPON.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens ,
On peut bien dire : Adieu prudence.

LA FONTAINE. L. IV. Fab. I.

VOIS-TU voler dans la flamme brillante
Ce noir essaim d'insectes étourdis ?
Sous leurs regards , leurs frères sont rôtis...
Vaine leçon à leur troupe imprudente !

Ils vont gaiement , chaque soir , à la mort ;
Ils brûlent tous.... tel est l'arrêt du sort !
A ces accès d'un étrange délire ,
D'Amour , Doris , ah ! reconnais l'empire.
Veux-tu savoir comment un Dieu méchant
Des moucherons inventa le tourment ?
Écoute-moi ; l'histoire est véritable ,
Car je la tiens d'un vieillard respectable ,
Quand , m'éloignant des bords européens ,
Je visitai les Japonais lointains.

Aux riches champs de ces îles célèbres ,
On voit , parmi cent insectes divers
Qui , chaque nuit , volent dans les ténèbres ,
Le plus joli de l'empire des airs.
Pour te tracer sa brillante parure ,
Figure-toi les saphirs , les rubis ,
Jointes aux couleurs de la céleste Iris ,
Et , rassemblant les dons de la Nature ,
Ajoute à l'or l'éclat du diamant :
Tel , à peu près , est l'insecte charmant .
Lorsque naquit cette mouche attrayante ,

On la fêta ; partout on l'admira.
L'âge bientôt la rendit plus charmante ;
Comme toi-même , et chacun l'adora.
Rien ne manquait à sa beauté céleste :
Vénus , dit-on , dans un jaloux accès ,
Voulut du moins par un défaut funeste
Ternir l'éclat de ses divins attraits.
« Quelle mortelle à l'aile diaprée
» Ose étaler de si riches couleurs ,
Dans son dépit , s'écria Cythérée ,
« Et surpassant les perles et les fleurs ,
» Par sa beauté , captiver tous les cœurs ?
» En vain tu crois égaler Vénus même ,
» Et de mon fils tromper les yeux surpris ,
» Mais si partout on t'admire et l'on t'aime ,
» Malheur à ceux qui de toi sont épris :
» Tu te riras de leur douleur amère ,
» Car j'ai fermé ton âme sans retour ,
» Et ces attraits , qui te rendent si fière ,
» Inspireront un inutile amour. »

Ainsi parla la reine de Cythère ;
Et dès l'instant , des deux bouts de la terre ,
Les moucherons savent qu'une beauté ,

Phénix de mouche, habile en cruauté,
Osait d'Amour mépriser la puissance.
Sur le récit de ses charmes divins,
Qui n'eût, dis-moi, formé, non l'espérance,
Mais le désir de vaincre ses dédains !
Les voilà donc, mis avec élégance,
Qui vont aux lieux par l'ingrate habités,
Abandonnant de communes beautés,
Passer en vain les beaux jours de leur vie
A l'ennuyer de leur galanterie.

Quel triste sort de brûler nuit jour,
Sans espérer d'obtenir du retour !
Voilà pourtant quelle était l'existence
De ces amants victimes de constance,
Lorsqu'un beau jour, la belle s'avisa,
Et d'un moyen fort à propos usa.
Il est cruel d'aimer sans espérance ;
Mais il doit être ennuyeux, je le pense,
De voir toujours du matin jusqu'au soir
Tant d'amoureux qu'on ne voudrait point voir.

Elle répand dans leur troupe insensée
Qu'elle voulait dire enfin sa pensée.

En un instant elle les rassembla,
Et, l'œil baissé, l'ingrate ainsi parla :
« Jeunes amants, dont l'aveugle délire
» Ose accuser mon cœur de cruauté,
» Sachez qu'un jour il peut être dompté ;
» Oui ; de l'Amour je puis subir l'empire.
» Mais la raison m'instruisit au berceau,
» Je veux la suivre, amis, jusqu'au tombeau.
» Je n'irai point, aveugle en ma tendresse,
» Sans réfléchir, follement m'attacher ;
» Age, beauté, talents, esprit, richesse,
» Rang, dignité, ne sauraient me toucher ;
» Je veux surtout un amant bien sincère :
» Apprenez donc comment on peut me plaire.
» Jusqu'à présent, une mouche jamais
» Ne posséda de si divins attraits.
» Mais il me manque, excusez ma faiblesse,
» Un ornement, objet de tous mes vœux.
» Le Soleil, fier de l'éclat de ses feux,
» Semble insulter notre bonne Déesse :
» Moi-même il ose aussi me mépriser !...
» Oui, l'existence, amis, m'est importune ;
» Même je hais les dons de la fortune,

» Si je ne puis un jour rivaliser
» Avec ce roi de la Nature entière.
» J'ai plus que lui de brillantes couleurs ;
» Il ne me faut, enfin, que la lumière.
» Voilà quelle est la cause de mes pleurs...
» Courez donc tous, et parcourez la terre,
» Preux chevaliers, apportez-moi du feu.
» Mon cœur sera, j'en fais ici l'aveu,
» Avec ma main, pour le beau téméraire
» Qui, méprisant et périls et trépas,
» Viendra de feu rehausser mes appas. »

Que ne fait-on pour celle que l'on aime!...
Ils volent donc, pleins d'une ardeur extrême,
Cherchant du feu... Dieu sait s'ils en ont pris!
Et maintenant, presque tous sont rôtis.
Dans son pays, sans doute la cruelle
Se réjouit de leur sort malheureux !

Telle, autrefois, une épouse fidèle,
Que tourmentait un essaim amoureux,
A leur tendresse, à leurs soins insensible

Pour s'affranchir de leur joug ennuyeux,
A chacun d'eux proposait l'impossible.

Toi, ma Doris, dont le sensible cœur
A mon amour ne resta point rebelle,
Si, quelque jour, un autre adorateur
Venait t'offrir une chaîne nouvelle,
Comme la mouche, alors, deviens cruelle ;
Dis-lui, s'il veut mériter ton amour,
D'aller, s'il peut, au souverain du jour,
Pour t'en orner, ravir une étincelle.



pour s'offrir de son jour, n'importe
A chacun d'eux, pour se l'acquiescer.

Tout au mieux, dans le monde, n'importe
A mon amour, en tout point, n'importe
Et, quelque jour, en tout point, n'importe
Tout l'éclair, en tout point, n'importe
Comme le monde, n'importe, n'importe
En fait, c'est tout, en tout point, n'importe
Il faut, en fait, en tout point, n'importe
Pour son amour, en tout point, n'importe

LES QUINZE,

ou

LES ARGONAUTES NANTAIS.

LES QUINZE,

OU

LES ARGONAUTES NANTAIS,

Poëme hëroï-comique,

EN SIX CHANTS.



Vos et Scyllæam rabiem, penitus que sonantes
Accëstis scopulos; vos et Cyclopea saxa
Experti.....

Avvertissement.

CE POÈME a été composé à l'occasion d'un voyage de Nantes à Clisson.

QUINZE jeunes Nantais, dont je m'honore d'avoir fait partie, formèrent le projet de côtoyer les bords enchanteurs de la Sèvre jusqu'au bassin de la Garenne. Pour triompher plus facilement, et des chaussées, et du peu de profondeur de la rivière, ils construisirent eux-mêmes trois esquifs d'une légèreté extrême, et, sans se dissimuler les difficultés qui allaient se présenter en foule, et les fatigues qu'il leur faudrait essayer, ils quittèrent la ville de Nantes, au bruit des canons qui décoraient le front de leurs nacelles, et après des travaux tout-à-fait dignes de l'Épopée, ils guidèrent enfin leur flottille légère dans les domaines du célèbre Lemot.

Tel est le voyage qui m'a donné l'idée d'un poëme héroï-comique. — Je dois prévenir le lecteur que tous les incidents y sont vrais, à l'exception de ceux qui tiennent au merveilleux du poëme, et que les peines que nous avons éprouvées pour parvenir à notre but, ne sont point exagérées ;

Et quorum pars magna fui ?

Je sais d'avance que ce sujet paraîtra beaucoup plus intéressant aux QUINZE eux-mêmes qu'à ceux qui n'en ont pas fait partie ; aussi, en le traitant, ai-je eu moins l'intention de faire un poëme, que de chanter un voyage tout-à-fait nouveau, et qui mérite réellement d'être célébré, ne fusse que pour la rivière délicieuse dont nous avons suivi les sinuosités pittoresques, et pour le côteau renommé qui a vu nos efforts si agréablement couronnés.



CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

INVOCATION. — La source de la Sèvre. — La grotte de la Déesse. — L'Orgueil s'insinue dans son palais. — Le Dieu des ouragans. — Les Bateaux à vapeur. — Les QUINZE construisent leurs canots. — La Gloire descend au milieu d'eux. — Changement de temps. — La Sèvre débordée.

CHANT PREMIER.

O Muse, dont jadis les accents enchanteurs
Des enfants de la Grèce attendrissaient les cœurs;
Quand, pour nous émouvoir, prenant le nom d'Homère,
Tu célébras Achille et sa longue colère,
Muse, guide mes chants; un plus brillant sujet
De tes célestes soins ne fut jamais l'objet.
Chante d'un Dieu hautain la défaite et la rage,
Et de QUINZE mortels l'indomptable courage.
Dis comment, sans frayeur de la pluie et des vents,
Brisant l'effort jaloux des plus fougueux courants,

Leurs bras ont triomphé d'un fleuve téméraire,
Et fait sous l'aviron fléchir son onde altière.

Quelles Divinités, quels malfaisants Esprits
Troublèrent un trajet si gâiment entrepris ?
Quel Dieu, quand ils formaient, remplis du plus beau zèle,
Le dessein de s'ouvrir une route nouvelle,
Voulant d'un tel exploit leur enlever l'honneur,
Mit à les tourmenter une funeste ardeur ?
Un monstre dont les yeux ne peuvent sans colère
Contempler les efforts d'une âme noble et fière,
L'Orgueil, qui s'échappa du gouffre des Enfers
Pour déchirer nos cœurs et troubler l'Univers.

DANS un champ enrichi des dons de la Nature,
La Sèvre naît, sans bruit, du sein de la verdure.
C'est là qu'en une grotte inconnue aux mortels,
La Déesse possède un temple et des autels.
Des Nymphes, par leurs soins, charment son existence,

Ou font exécuter les lois qu'elle dispense,
Et son eau, qui côtoie un rivage charmant,
Sur un lit inégal s'écoule lentement.
Aucun fleuve jamais n'eut un cours plus tranquille,
Dans ses nombreux détours³, une onde plus docile,
Et sur ses bords rians, par le Ciel embellis,
Des aspects plus nouveaux, des sites plus jolis.

Au milieu de sa Cour, la Sèvre, sur son trône,
S'acquittait des devoirs qu'impose la couronne,
Quand, prenant de la Moyne⁴ et la taille et les traits,
L'Orgueil s'insinua dans l'humide palais.

« Déesse de la Sèvre, ô toi, dit le perfide,
» Qui parmi des bosquets répands une eau limpide,
» Dont jamais l'aviron ne déchira le sein,
» On forme contre toi le plus affreux dessein !...
» QUINZE jeunes mortels, par un vœu téméraire,
» Ont juré de dompter ton aimable rivière,
» Et d'aller promener leurs insolents canots
» Près des bords fortunés que caressent tes flots.
» Tu sais le lac heureux qui baigne la Garenne⁵ ?
» Sèvre, c'est là que tend leur audace hautaine ;
» C'est là qu'on te verrait, ô prodige ! ô forfait !

» Sur ton sein frémissant les porter à regret !
» Bientôt, proclament-ils, tes digues impuissantes,
» Inutiles remparts de tes ondes tremblantes,
» En dépit des Tritons qui soulèvent leurs dos,
» Pour les laisser passer, s'enfuiront sous les eaux.
» Quelle gloire ! en effet pour leur troupe si fière
» D'avoir sans succomber fourni cette carrière :
» Jamais aucun mortel, dans le fond de son cœur,
» N'osa former l'espoir d'obtenir tant d'honneur.
» Sèvre, souffriras-tu qu'ainsi l'on t'humilie ?
» Veux-tu jusqu'à Clisson porter leur flotte impie ?
» — Quel funeste discours ! dit la Sèvre en tremblant ;
» D'où vient à des mortels ce courage insolent ?
» Une telle fureur me glace d'épouvante....
» Sans doute un Dieu puissant a flatté leur attente. »
Mais l'Orgueil : « O soupçon indigne, injurieux !
» N'auras-tu pas aussi tes amis et tes Dieux ?
» As-tu déjà perdu tout l'amour de ta gloire,
» Et veux-tu, sans combat, leur laisser la victoire ?
» Amante du repos, ne sens-tu dans ton cœur,
» A l'aspect du péril, ni force ni grandeur ?
» Réveille la langueur de ton âme engourdie.
» Un Dieu que tu chéris, qui t'a déjà servi,
» Va réunir aux tiens ses efforts, son courroux ;

» Ces jeunes insensés tomberont sous nos coups.
» Des hommes, quels qu'ils soient, pourront-ils donc abattre
» L'effort des Immortels qu'il leur faudra combattre ? »

Il se tait. Dans son sein il souffle avec ces mots
Le désir furieux d'écraser ses rivaux ;
Et, reprenant ses traits et sa forme première,
Il fuit en murmurant.... La Déesse, plus fière,
S'anime à ses regards, et lui tient ce discours :
» Ami, qu'avec leur nom mes eaux perdent leur cours,
» Qu'en mon lit desséché, mes Nymphes expirantes
» Reçoivent du Soleil les chaleurs dévorantes,
» Avant que je permette à d'indignes nochers
» D'affronter sans périr mes digues, mes rochers !
» Mais pourquoi te cacher à mes regards avides ?
» Il m'en souvient encor : dans mes grottes humides,
» Jadis tu te plaisais au milieu de ma Cour ;
» Ah ! je le vois, tu fuis un si calme séjour,
» Tu dédaignes les lieux étrangers aux tempêtes ;
» Il te faut des combats, des rivaux, des conquêtes.
» Eh bien ! tu me verras, fidèle à tes leçons,
» Rassembler près de toi mes flots et mes Tritons ;
» Mon temple deviendra le temple de la guerre !...

» L'Orgueil arme mon bras... malheur au téméraire
» Qui, sur des ais légers, contre moi s'avancant,
» Déploiera sur mon sein son pavillon flottant ! »

Près des lieux où, dit-on, las d'éclairer le monde,
Le Soleil, tous les soirs, éteint ses feux dans l'onde,
Est un roc sourcilleux où siègent les Hivers.
Ses pieds sont inondés de l'écume des mers,
Et sa cime, élevée au-dessus de la nue,
Aux regards des humains est restée inconnue.
Du plus sombre Génie il contient le séjour ;
C'est ce Dieu qui, troublant le Ciel pur d'un beau jour,
Déchaîne trop souvent les autans sur nos têtes,
Et fait au calme heureux succéder les tempêtes.

La Sèvre, tout émue, accourt auprès de lui.
Dans un morne chagrin alors enseveli
Il murmurait encore une secrète plainte,
Et ses farouches yeux inspiraient moins la crainte :
» Grand Dieu, dit la Déesse, écoute mes accents ;

» A ton arbitre seul abandonnant les vents,
» Le sort n'a pas voulu que toujours inflexible,
» Aux vœux des Immortels tu fusses insensible.
» De hardis matelots trament mon déshonneur
» Par un projet cruel qui fait frémir d'horreur !
» Ils veulent, triomphant de mes sujets fidèles,
» Promener sur mon sein leurs fatales nacelles....
» Fais souffler tous les vents et que, du haut des Cieux,
» La pluie, en longs torrents, roule et tombe sur eux.
» Hélas ! jamais encor sur mon heureux rivage
» Tes sujets vagabonds n'ont déchaîné leur rage ;
» Ils ne connaissent point la Sèvre et ses détours,
» Ni ses ombrages verts plantés par les Amours.
» Le doux Zéphyre seul balance mon feuillage....
» N'importe ! sans respect qu'ils portent le ravage ;
» Que mes rapides flots se heurtent sur mes bords ;
» Que l'aviron vaincu s'épuise en vains efforts,
» Et que, sans sillonner mon onde courroucée,
» De ses présomptueux la nef soit repoussée.
» Cher Dieu, que ne peux-tu m'assurer ce succès !
» Par quels dons, par quels soins te paieras-tu jamais !
» Douze jeunes beautés ornent ma cour paisible :
» Celle dont les attraits, l'âme tendre et sensible
» Sauront charmer tes jours, embellir ton destin,

» Climène , à ton amour répondra dès demain.... »
» — Arrête ! dit le Dieu , ta brillante promesse ,
» Loin de toucher mon cœur , n'a rien qui m'intéresse ;
» L'Amour n'a désormais aucun pouvoir sur moi ,
» Au fond de ce rocher je braverai sa loi.
» Toutefois à tes vœux je serai favorable ;
» Je veux humilier une race coupable ,

» J'avais dans l'univers autrefois des autels ;
» Je recevais les vœux et l'encens des mortels ;
» Et , pour les diriger découvrant les étoiles ,
Du vent qu'ils demandaient je remplissais leurs voiles.
» Hélas ! à m'implorer ils ne s'amusent plus !
» L'industrie aujourd'hui rend mes soins superflus ,
» Depuis que la vapeur est dans toutes les têtes ,
» Le moindre mousse insulte au gardien des tempêtes ;
» Je ne vois plus ces mâts de cent voiles chargés ;
» Les marins , sans pudeur , en chauffeurs sont changés :
« On peut , le croiras-tu ? commander un navire ,
» Sans connaître les vents , pourvu qu'on sache écrire !
» Ce ne sont plus partout que Cyclopes affreux ,
» Qu'entrepreneurs nouveaux , que vapeurs et que feux ;
» Il n'est personne enfin qui dans une chaudière

» N'engloutit son crédit et sa fortune entière !

» J'en frémis ! les ingrats ! Déesse , désormais
» Tu le vois , nous avons les mêmes intérêts ;
» Unissons nos efforts , et que sur ton rivage ,
» En servant tes projets , je venge mon outrage !⁶ »

La Sèvre , à ce discours , sent couler dans son cœur
Une joie inconnue , une subite ardeur ,
Et tous deux , à l'instant flattés par l'Espérance ,
Cimentent le traité d'une étroite alliance.

Tandis que , méditant les plus cruels combats ,
Ils se livrent ensemble aux douceurs du repas ,
Leurs jeunes ennemis , tout brillants de courage ,
Aidés de la gaité , s'empressent à l'ouvrage ,
Et sur un bois tranchant qui doit fendre les flots ,
Construisent à l'envi leurs célèbres canots.

Le Ciel était serein ; d'une vive lumière

Les diurnes rayons descendaient sur la terre ;
Dans tous les éléments l'accord le plus heureux
Promettait pour long-temps des jours délicieux.
Une auguste Déesse auprès d'eux descendue ,
La Gloire , de leurs soins se recréait la vue :

- » Courage! disait-elle , aimables voyageurs ,
- » Aux pénibles travaux entremêlez les fleurs ;
- » Que ces canots , formés par votre main habile ,
- » Soient à votre renom un instrument utile.
- » On ne tenta jamais un voyage plus beau ,
- » Et Nantes , enchanté d'un projet si nouveau ,
- » Ira tracer vos noms au temple de mémoire ,
- » Couronnés de lauriers par la main de la Gloire! »

Elle parlait encor , quand du sombre Couchant
Le vent le plus terrible accourt en tournoyant.
Aux pâles matelots , signal de la détresse ,
Partout , sur son passage , il répand la tristesse.
Soudain par lui le Ciel perd sa belle couleur ,
Le Soleil son éclat et sa douce chaleur.
Le pavillon léger qui dans l'air se balance ,
Tendu par son effort , annonce sa présence.

La Gloire , à cet aspect , plongeant dans l'horizon ,
Sent naître dans son âme un funeste soupçon :
La Sèvre est débordée ; au courant qui l'entraîne ,
Son œil observateur la reconnaît à peine.
La Sanguèze , la Maine , enfin tous les ruisseaux
Qui versent dans son sein leurs tributaires eaux ,
Ecumants et gonflés comme après un orage ,
De leurs flots trop pressés inondent leur rivage ;
Et les digues cachant leurs dos obéissants ?
Se transforment partout en torrents menaçants.

Ce changement subit , cette scène nouvelle ,
Ce temps , qui vient troubler la saison la plus belle ,
Tout annonce un complot à ses yeux alarmés :
» Contre vous , mes amis , des Dieux se sont armés ,
» Dit-elle , je le vois : Mais de tant de furie
» Quel fruit retirera votre lâche ennemie ?
» Par le sombre appareil qu'elle étale à vos yeux ,
» Pense-t-elle arrêter un projet glorieux ?
» Ne craignez point ses coups. A votre illustre flotte
» Je veux partout servir moi-même de pilote ;
» Au milieu des dangers , ranimer votre ardeur ;
» Et , si j'en crois l'espoir qui s'élève en mon cœur ,

» Elle aura , sans succès , de son joli feuillage
» Par l'autan furieux dépouillé son rivage. »

A ces mots , elle part , et d'un vol assuré ,
Va chercher le repos dans son temple sacré.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

ARGUMENT.

L'ILE Gloriette. — Atelier des QUINZE. — Épéus, Directeur des travaux. — Sa négligence. — La Sèvre va chercher l'Amour. — Mariette. — Apostrophe de la Gloire à Épéus. — Il quitte sa maîtresse. — Les canots sont essayés. — Prédiction de la Gloire.

CHANT II.

ENTRE les bords mouvants consacrés au commerce,
Où de nombreux vaisseaux sur l'onde qui les berce
Rapportent aux Nantais mille objets précieux
Dont l'Inde et l'Amérique enrichissent ces lieux,
S'avance une île chère au Dieu de l'industrie,
Où d'ouvriers ardents une troupe aguerrie
Élève, sous les yeux d'un savant Constructeur,
Des nefs que doit pousser l'effort de la vapeur ;

Son cap , environné de tous côtés par l'onde ,
Fut , par Jean Cornichon , nommé le Bout-du-Monde⁸.
Là , les QUINZE , au milieu d'un immense chantier ,
Sous un simple hangar forment leur atelier.

Harmonieux Phébus , ô toi , père des rimes ,
Dieu des Arts , tu souris à leurs travaux sublimes ;
Tu contempas leurs jeux , et ton œil bienfaisant
Daigna leur accorder un regard complaisant.
J'implore tes conseils pour un sujet que j'aime ;
Viens diriger ma plume , ou la prendre toi-même !

L'élégant Épéus surveille ses amis ;
Sous cet habile guide ils se sont réunis.
Épéus est aimé du Dieu de l'industrie ;
A l'étude des Arts il consacra sa vie ;
Leur temple fortuné lui servit de berceau ,
Et , plus tard , Loisillon dirigea son pinceau.

Mais c'est peu de savoir sur l'ivoire polie
Tracer , suivant ses vœux , une image chérie ;
Pour lui , la mécanique est un jeu plein d'attraits ,
Il sait de la vapeur les magiques effets ,
La Nature n'a point de secret qu'il ignore :
Il est digne , en un mot , d'un emploi qui l'honore.
Tel , et moins docte encore , un héros de son nom
Fit briller son génie au siège d'Illion⁹ ,
Lorsqu'il imagina , par un art admirable ,
De son cheval de bois le colosse effroyable.

Mais déjà du Bouffay le marteau matinal
Avait fait de six coups retentir le métal¹⁰ ,
Au rendez-vous commun les QUINZE vont se rendre.
Là , jamais aucun d'eux ne s'était fait attendre ;
Et , grâce à cette ardeur , déjà les trois canots
S'élevaient sur leur quille , et menaçaient les flots.
Épéus seul dormait : le plus aimable songe
Le flattait doucement de son riant mensonge ;
Et lorsque ses amis , maudissant son retard ,
Enchainés loin de lui , travaillaient au hasard ,
Loin de chercher à fuir sa couche paresseuse ,
Il bénissait Morphée et sa chaîne trompeuse.

O sommeil détestable ! ô funeste repos ,
Qui faillit faire naître un déluge de maux !
La Sèvre, que sans cesse éveille la vengeance ,
La Sèvre infatigable a vu son indolence ;
Ses lèvres ont souri ; plus prompte que le jour ,
Elle s'élançe , part et va chercher l'Amour.

Ce n'est point cet Amour qu'ont vanté les Poètes,
Qui gouverne les cœurs , et fait tourner les têtes ;
Qui jadis inspira le tendre Anacréon ,
Théocrite , Virgile , et Moschus , et Bion ;
Qui d'Andromaque en pleurs excitait les alarmes ;
D'Achille courroucé faisait couler les larmes ;
Qui conduisit Didon sous l'autre ténébreux
Où du pieux Énée elle assouvit les feux ;
Et qui , lorsqu'en héros il venait de combattre ,
Aux pieds de Gabrielle enchainait Henri quatre.
C'est un enfant malin , plus vif et plus léger ;
De beautés en beautés il aime à voltiger ;
Les tendres sentiments n'entrent point dans son âme ,
Il a des traits aigus , mais il n'a point de flamme.
Presque toujours soumis au pouvoir de Plutus ,
Il trafique des cœurs et corrompt les vertus ;

Ses temples sont commis aux soins d'une prêtresse ,
Enfant du dernier âge , il naquit dans Lutèce ;
Lutèce est sa patrie et son plus cher séjour.

Au riant Tivoli comme il tenait sa Cour ,
La Sèvre , de ses pleurs inondant son visage ,
Tenta de l'émouvoir par ce tendre langage :
« Dieu charmant ! lui dit-elle , ô toi dont les plaisirs
» Des cœurs voluptueux surpassent les désirs ,
» D'un front compatissant reçois ma plainte amère ,
» Quitte, quitte un instant une Cour qui t'est chère ?
» Toi qui dans tous les yeux faisant tarir les pleurs ,
» Sur les jours des mortels daignes semer des fleurs ,
» Voudras-tu repousser les vœux d'une Déesse ?
» Je te conjure , Amour , par ta chère Lutèce ,
» Par ces bosquets fleuris où tu dictes tes loix ,
» Par ces rapides traits qu'entrelacent tes doigts ,
» De te laisser fléchir à ma vive prière !
» Si tu daignes me suivre , et servir ma colère ,
» A ton culte charmant je me voue à jamais. »
Elle dit , et l'Amour charmé de ses traits :
« Partout où tu voudras , je te suis , ô Déesse ;
» Mais chasse loin de toi cette noire tristesse ;

» Dérive ce beau front qu'ornent ces longs cheveux ;
» Que le feu du Soleil étincelle en tes yeux ;
» Que l'aimable souris renaisse sur ta bouche.
» J'aime les ris, les jeux... un seul pleur m'effarouche.»

Il s'élançe à ces mots ; un trait brille en sa main.
Il plane au haut des airs, et d'un œil inhumain ,
Il contemple ces lieux soumis à sa puissance ,
Où règne sous ses loix l'amoureuse licence ;
Lieux dont l'Europe entière envia les grandeurs ;
Rendez-vous immortel de tous les voyageurs ;
Lieux fameux de nos jours autant que dans l'histoire,
Où vont se rattacher cent souvenirs de gloire ;
Lieux où l'on trouve enfin, dans les mêmes remparts,
L'Amour de l'ignorance et celui des beaux arts ;
Le crime et la vertu, le zèle et la paresse ,
La misère avilie et l'altière richesse.
Mais il y voit surtout, doux spectacle à son cœur !
Le luxe, la débauche et son culte en honneur :
« Adieu, Paris, dit-il, adieu, cité chérie !
» La Sèvre vainement sur sa rive fleurie
» Voudrait guider mes pas et fixer mon séjour ;
» Paris, le seul Paris possédera ma Cour.

» Je pars, mais pour calmer le chagrin qui va naître,
» Ces murs avant la nuit me verront reparaitre. »
A ces mots, de la Loire apercevant les bords ,
Au terme de sa course il parvient sans efforts.

Cependant Épéus ouvre enfin sa paupière ,
Il sent ses yeux frappés d'une vive lumière ,
Voit sa faute, et quittant sa couche, qu'il maudit ,
A la hâte, en bâillant, il saisit son habit.
Mais à peine il quittait son oisive retraite ,
Que l'Amour sur ses pas conduisit Mariette.....
Mariette ! à ce nom l'on sourit malgré soi :
Qui n'a brigué l'honneur de vivre sous sa loi ?
Tout jeune homme, amateur des plaisirs du bel âge,
A l'aimable grisette a porté son hommage ;
Heureux qui, l'enlaçant d'une chaîne de fleurs ,
Sut gagner en secret son cœur et ses faveurs !

Le Dieu qui la rendait plus piquante et plus belle,
De séduire Épéus se reposait sur elle.

Ses yeux étaient plus vifs , son regard plus fripon ,
Sa taille plus mobile et son pied plus mignon .
Épéus , hors de lui , la contemple et l'admire ;
Sur sa bouche vermeille il croit voir un sourire ;
C'en est fait , il la suit , il oublie à l'instant
Ses travaux , ses amis , la gloire !..... il est amant .

Dans des chemins discrets , ils vont , loin de la ville ,
Chercher quelque réduit amoureux et tranquille ;
Et , dirigeant leurs pas du côté de Griaux ,
Disparaissent tous deux sous ses épais ormeaux .

Mais la Gloire a tout vu : cette folle tendresse ,
Cet oubli des devoirs irrite la Déesse .
Elle brille à ses yeux , et troublant son bonheur ,
Par des remords cuisants vient déchirer son cœur :
« Ainsi donc tu languis dans les bras d'une femme !
» Tes amis , tes succès , rien ne touche ton âme !
» Mortel insouciant ! crois-tu , du sein des fleurs ,
» Escorté des plaisirs , t'élever aux honneurs ?
» Ce bonheur mensonger , cette rapide ivresse
» Te font-ils de la Gloire oublier la promesse ?

» Mais si tes intérêts ne peuvent t'émouvoir ,
» Songe aux jeunes héros dont tu trahis l'espoir .
» Que fais-tu ? repoussant une gloire certaine ,
» Ne tressailles-tu plus au nom de la Garenne ?
» Pars : ne retarde plus leurs travaux immortels ,
» Pars , dis-je , c'est l'arrêt des Destins éternels ! »

Ces mots ont fait rentrer Épéus en lui-même ;
Il reconnaît des Dieux la volonté suprême ;
Interdit , il s'indigne et rougit tour-à-tour ,
Et déteste vingt fois son imprudent amour .

Ainsi , lorsque le fils du maître de la terre ,
Mercure , s'acquittant de son grand ministère ,
Au monarque Troyen portait l'ordre des Dieux ,
Énée , à son aspect , inquiet et honteux ,
Sentait tous ses cheveux se dresser sur sa tête ,
Et jurait de quitter une Reine coquette .

Tel Épéus se lève , et d'un ton sérieux ,
A la triste Grisette adresse ses adieux ;

« Laisse-moi fuir ! dit-il, trop charmante maîtresse.
» Je sais apprécier tes attraits, ta tendresse ;
» Mais l'ordre impérieux des Destins tout-puissants
» M'appelle à l'instant-même à des soins plus pressants ;
» Malgré moi j'obéis au pouvoir qui m'entraîne ,
» Et , si je romps si tôt notre naissante chaîne ,
» Si pour la Gloire enfin je renonce au bonheur ,
» C'est le vœu des Destins et non pas de mon cœur. ¹¹ »
— « Qu'entends-je ! cria-t-elle , ô ciel ! puis-je le croire !
» Laisse là ces vains noms de Destins et de Gloire ;
« Par d'odieux discours penses-tu m'abuser ?
» Si tu fuis , à mes yeux rien ne peut t'excuser.
» Mais dis-moi , pour répondre à ta vive tendresse ,
» Ai-je exigé , cruel ! une seule promesse ?
» Et , par d'adroits retards attisant ton amour ,
» Prolongé tes désirs , remis de jour en jour ?
» Tu m'as vue , à tes vœux caressante et docile ,
» Céder sans défiance un bonheur trop facile.
» Ingrat !.. et tout-à-coup , dédaignant mes bienfaits ,
» A de nouveaux affronts tu livres mes attraits....
» Car voilà , je le vois , mon unique partage !
» Qui viendra désormais m'adresser son hommage ?
» Arrête ! prends pitié de l'état où je suis !
» Eh quoi ! sans m'écouter , perfide ! tu me fuis !...

» Qu'il parte , le trompeur ! a-t-il plaint mes alarmes ?
» A-t-il à mes regrets accordé quelques larmes ?
» Mais je me vengerai des maux que tu me fais ;
» Tu n'auras pas envain outragé mes attraits ! »
Impuissante fureur , désespoir inutile ,
Épéus a déjà franchi toute la ville ;
Ses amis l'ont reçu , l'ont querellé long-temps ,
Et bientôt ont repris leurs travaux importants.

Cependant les canots sont dans l'onde écumante ,
Ils ont reçu tous trois leur couleur éclatante ,
Tous trois en même temps ils reçoivent leur nom ,
Et les QUINZE , enchantés , s'arment de l'aviron.
Mais tandis que , brûlant du feu qui les enflamme ,
Pour essayer leurs nefs , ils agitent la rame ,
Un fantôme brillant , un habitant des Cieux ,
Par un éclat subit vient éblouir leurs yeux.
Ses feux ont fait pâlir l'astre qui nous éclaire ,
Et le couchant vermeil se dore à sa lumière :
« O vous que le courage égale aux immortels ,
» Et qui d'un pur encens parfumez mes autels ,

» Dit le fantôme, allez, poursuivez votre ouvrage,
» La Gloire, qui vous aime, a reçu votre hommage.
» Oui, moi-même, je vais, pour charmer votre espoir,
» Dans l'obscur avenir vous laisser entrevoir.
» Un de vous, inspiré du Dieu de l'Harmonie,
» Chantera quelque jour votre action hardie;
» Dira par quels travaux, par quels exploits nombreux,
» Vous aurez mérité de devenir fameux;
» Demain, quand du Soleil la naissante lumière
» D'une foible lueur éclairera la terre,
» Quand le jour et la nuit se disputent les Cieux,
» Exacts au rendez-vous, trouvez-vous en ces lieux;
» Sans crainte ni des vents, ni des eaux de l'orage,
» Armés de l'aviron, ouvrez votre voyage;
» Un si vaste projet, un succès si brillant,
» Effaceront tous ceux de Thamas-Kouli-Kan !!!

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

CHANT III.

ARGUMENT.

LE départ. — Discours d'Atride, chef de la flotte. — Description des canots. — La pluie. — Pont Rousseau. — La Gloire ramène le beau temps. — Les canons ne peuvent partir. — Dévotion d'Ajax. — Le Curé.

CHANT III.

L'OMBRE à peine semblait, s'échappant de la terre,
Vouloir abandonner notre heureux hémisphère,
Quand un bruit répété par de lointains échos
Des héros assoupis vint troubler le repos.
A ce signal sacré, tout s'agite et s'empresse :
Aux banquets des trois cents on vit moins d'allégresse,

Et l'instant d'un départ si souvent souhaité,
Sur quinze jeunes fronts fait briller la gaité.

Dans le fond des canots, on porte en abondance
Ce qui charme à la fois et soutient l'existence :
Des pâtés de leur croûte artistement garnis,
De vastes saucissons, des poulets tout rôtis.
Des flacons de Bordeaux, aliment du courage,
Près du Saumur mousseux sont rangés par étage;
Bacchus, se rappelant ses antiques travaux,
Pétille du plaisir de suivre des héros;
Enfin, pour s'embarquer déjà l'essaim s'élance,
Quand le puissant Atride ainsi rompt le silence :
« De tout ce qu'à mes soins vous aviez confié,
» J'en jure par les Dieux, je n'ai rien oublié ;
» Mais, puisque vous avez par votre confiance
» Au-dessus de la vôtre élevé ma puissance,
» Souffrez qu'usant du droit que vous m'avez remis,
» Je vous ouvre, en partant, un salutaire avis.
» Avant de voir le but où tend votre courage,
» Des travaux inouïs seront notre partage ;
» Il faudra que, courbés sur l'aviron pesant,
» Nous déchirions le sein du liquide élément ;

» Mais à de tels travaux nos mains non aguerries,
» S'échauffant sur le bois, seront bientôt meurtries ;
» Un aveugle courage est nuisible parfois ;
» Craignez un accident funeste à nos exploits ;
» Et, pour que la douleur ne glace notre zèle,
» Que dans chaque canot l'on mette une chandelle. »

Il dit, on l'applaudit ; on s'embarque, et soudain
Chacun est à son poste, et la rame à la main.
Au même instant, la flotte en saluant la ville,
D'un air tranquille et fier descend sur une file.

Déesse, à qui la fable accorde tant de voix,
Toi, qui contes le bien et le mal à la fois,
Viens exercer ici ta langue infatigable,
Mais surtout ne dis rien qui ne soit véritable.

Celui des trois canots dont la vive couleur
Aux yeux des spectateurs offre plus de fraîcheur,

L'ÉCOSSAIS livre aux vents une flamme ondoyante,
Et porte un pavillon d'une pourpre éclatante.
Sa robe est écossaise, et pour tout ornement,
Il porte de la mort le fatal instrument.
Cinq matelots choisis forment son équipage;
Hector est le plus brave, et Nestor le plus sage.
Le premier, protégé des Muses et de Mars,
Rival des Vatelet¹², l'est aussi des Césars.
Le second, qu'un Dieu-même ami de l'éloquence
Voulut initier dans la jurisprudence,
Des grands et des petits a discuté les droits,
Et sait en vrai greffier la chicane et les loix.
Tous deux, aux premiers rangs frappant le sein de l'onde;
Ils poussent à l'envi la barque vagabonde.
Avec eux d'Esculape on voit deux favoris,
De sa belle science également épris :
Podalire est plus propre aux travaux d'Hippocrate;
L'aviron est trop lourd pour sa main délicate;
Il tient le gouvernail, utile en son repos,
Et dirige avec art leur course sur les flots.
Machaon, que Phébus voit avec complaisance
De Galien parfois délaïsser la science,
Non moins ami des arts, plus fier, plus courageux,
Ose se mesurer avec les plus fameux.

Épéus leur commande, et ce chef intrépide
Dirige devant eux leur mouvement rapide.
Ils ont tous endossé le costume écossais,
Et, sous le cotteron, battent des cœurs Français.

La FLÈCHE est plus légère et sa proue allongée
D'un canon menaçant par Ajax fut chargée,
Ajax des matelots le plus grand, le plus fort,
Dont le terrible poing d'un coup donne la mort.
Il aime les combats d'une manière étrange,
Il est surtout l'ami du Dieu de la vendange.
Après lui vient Darès, jeune présomptueux,
Qui fier d'être, à son âge, alerte et vigoureux,
Dédaigne les conseils, et voudrait que la flotte
N'eût que lui pour patron, pour chef et pour pilote.
Le vaillant Ménélas a pris place avec eux;
Souvent, loin de nos bords, il a vu d'autres cieus,
Et, maudissant l'arrêt qui déjà le réclame,
Comme une foible plume il soulève la rame.
Mais quel est ce héros dont l'imposante voix
Comme un airain tonnait a résonné trois fois ?

Son regard est terrible , et sa barbe d'ébène
Vient ombrager un nez d'origine romaine.
Ajax, le seul Ajax sur lui peut l'emporter ,
Les autres avec lui rêdoutent de lutter ;
Diomède est son nom , et dans tout l'équipage ,
Il n'en est point qui rame avec plus de courage.
Son cœur depuis long-temps a fait choix d'un ami
Aussi beau qu'Hyacinthe , et qui nage après lui ;
Foible , mais courageux , cet ami c'est Nirée ,
Moins propre aux jeux de Mars qu'à ceux de Cythérée.
Ulysse vient enfin , Ulysse dont l'esprit ,
Dans les dangers pressants , les guide et les conduit.
Il a reçu des Dieux les talents en partage ;
Ses conseils éclairés sont les conseils d'un sage ;
Musicien habile , adroit navigateur ,
L'Amour et l'amitié se partagent son cœur.

Tel est de ce canot le nombreux équipage ;
Atride , leur patron , enflamme leur courage :
Il est robuste et grand , son air majestueux ,
Symbole d'un grand cœur , le rend semblable aux Dieux.
LA FLECHE a pour tunique une peau de giraffe
Dont les pieds , relevés en manière d'agraffe ,

Se croisent sur son front , et semblent soutenir
Le buste du héros qu'Iolchos vit partir ¹³.

LE ZÉPHYR , à son tour , sur leurs traces s'élance ;
Le plus léger des trois , sur les flots il s'avance.
Son pavillon est vert ; son noble constructeur
Du laurier de la Gloire adopta la couleur.
Il porte dans ses flancs un mortier formidable
Qui vomit la terreur de sa gueule effroyable.
Zéphyre le gouverne , et deux jeunes amis
Sous son commandement seuls se sont réunis ;
Mais tous deux à la rame ils en valent cinquante ,
Et la barque , sous eux , fend la plaine écumante.
Turnus est plus ardent et plus impétueux ,
Sarpédon est plus grand , et non moins vigoureux ¹⁴.

Telle une flotte immense aux rives de l'Aulide ,
S'assemblait pour voler contre un prince perfide ,

Et , profitant des vents avec peine obtenus ,
Bravement s'avancait vers des bords inconnus.

L'Aurore , qui les voit pleins de joie et d'audace ,
Pour réveiller les Dieux , s'élançe dans l'espace.
Mais , plus rapide encor , la Déesse aux cent yeux
Annonce leur départ aux mortels comme aux Dieux.
On voit de tous côtés des spectateurs avides
De la Loire assiéger les rivages humides ;
Dans les airs , sur les flots , dans les joncs des marais ,
Les Nymphes , les Tritons partout sont aux aguets.
Et la Sèvre déjà , la Sèvre qui frissonne ,
Pâlit à chaque coup du bronze qui résonne.
On dit qu'alors le Roi de la terre et des cieux
Prit en main sa balance , et les suivit des yeux.

Au bruit des avirons , semblables à des ailes
Qui font écumer l'onde et voler les nacelles ,
La Sèvre , en frémissant , abandonne son camp ,
Arrive au noir séjour de la pluie et du vent ,

Et s'adressant au Dieu qui préside aux tempêtes :
« Fais tomber maintenant tes torrents sur leurs têtes ,
» Dit-elle , puissant Dieu , le moment est venu
» De montrer aux humains ton pouvoir méconnu.
» Puissent ces insensés , regrettant leur patrie ,
» Délaisser un projet enfant de la folie ! »

Elle dit , et bientôt cent nuages flottants
De leurs flancs déchirés versent d'affreux torrents.
L'herbe en est affaissée , et la verte prairie
Voit ravir son espoir par cette onde ennemie ¹⁵.
Les arbres attristés laissent pencher leurs fronts ,
Et les épis naissants , noyés dans les sillons ,
Avant d'avoir aux cieux levé leur tige altière ,
Frappés d'un coup mortel , sont couchés sur la terre.

Orgueil , voilà tes jeux , tes désordres cruels !
Ennemi des vertus comme des grands mortels ,
Pour perdre tes rivaux , pour servir ta colère ,
Sans mesure et sans frein tu désoles la terre.
Mais tes efforts sont vains : et ces perfides eaux ,

Sans refroidir leur zèle inondent leurs canots.

Ainsi, lorsqu'unissant leur impuissante rage,
Contre ces grands ormeaux, monuments d'un autre âge,
Qu'ont respecté la foudre et le temps destructeur,
Les fils de l'Éolie exercent leur fureur,
La forêt, dont les pieds se plongent dans la terre,
Brave ses ennemis, et rit de leur colère,
Reçoit sans s'effrayer leurs inutiles coups,
Résiste, et voit enfin s'épuiser leur courroux.

Atride, à cet aspect, admirant leur courage,
Fait entendre ces mots, en dépit de l'orage :
« Avec quelle vigueur je vous vois, mes amis,
» Vaincre l'effort de l'onde et des vents réunis !
» Rien ne peut affaiblir notre heureuse énergie,
» Et nous ne craignons pas quelques gouttes de pluie.
» Voyez-vous cette tour qui frappe nos regards ¹⁶,
» Qu'on attribue à tort au premier des Césars,
» C'est l'antique Pirmil : je vois sa tête nue
» Par degrés disparaître et s'enfuir dans la nue.
» Courage ! de la Loire abandonnant les eaux,

» De la Sèvre déjà nous sillonnons les flots ;
» Je vois de loin, je vois Pont Rousseau qui s'avance ;
» Sous son commode abri courons en diligence.
» Là, nous pourrons sécher nos habits, nos canots,
» Et des sujets d'Éole attendre le repos.

Il dit, et sous l'effort de l'essaim intrépide,
La nef vole semblable à la flèche rapide ;
Et bientôt, en riant, les QUINZE, tout mouillés,
Sous un arche du pont se sont réfugiés.

Déplorable destin ! cette flotte divine
N'a pour abri qu'un pont qui menace ruine ;
Les vents de tous côtés se déchaînant sur lui,
Ébranlent les poteaux qui lui servent d'appui.
« Voilà, disaient les QUINZE, arrêtés par l'orage,
» Le terme glorieux d'un si vaste voyage !
» L'eau partout nous entoure, et ces pompeux apprêts
» Pour visiter un pont par nous ont été faits !
» Et, sans pouvoir quitter cette indigne retraite,
» Sous des piliers tremblants il faut courber la tête
» Trop heureux si ces flots épargnant les guerriers,

- » Se contentent ici d'engloutir nos lauriers ?
» — Ainsi, disait Nestor, les soldats de Cambyse
» Mouraient dans les déserts de l'Égypte conquise ;
» — Ainsi, reprit Nirée, on vit nos grenadiers
» Dans les neiges du Nord s'enfoncer tout entiers ;
» Captifs ainsi que nous et vaincus par la glace,
» Comme nous, ils perdaient le prix de leur audace !
» Que n'avons-nous, amis, avec un temps plus doux,
» Le Russe ou le Cosaque à lutter contre nous ! »

Hélas ! c'en était fait, si leur noble Déesse
N'eût entendu ces mots, et n'eût plaint leur détresse.

- « Quoi ! dit-elle, l'Orgueil peut obscurcir les airs,
» Détruire les moissons, commander aux éclairs ;
» Et moi, de son courroux la première ébranlée,
» Je resterais sans force, immobile et troublée !
» Il oserait... non ! non ! et je veux aujourd'hui
» Montrer combien je suis plus puissante que lui :
» J'enchaîne les autans, je suspends les orages,
» Et le Ciel désormais restera sans nuages. »

Elle dit ; à sa voix, tout change sous les Cieux ;

L'air est calme et serein, le soleil radieux
De ses rayons dorés laisse voir la lumière,
Et ne se cache plus sous un voile sévère.
Les jeunes voyageurs, irrités du retard,
Poussent la nef au large, apprêtent leur départ,
Et, pour remercier leur illustre Déesse,
Chargent l'airain tonnant, en signe d'allégresse.
Mais, ô nouveau prodige ! ô contre-temps fâcheux !
Les canons, sans partir, ensemble ont fait longs feux.
On crie, on examine, on en cherche la cause...
A leur explosion un Dieu méchant s'oppose.
Ajax s'en est douté... Soudain par ce discours
De leurs chagrins naissants il interrompt le cours :
« N'espérez point, dit-il, sans le secours céleste
» Faire cesser, amis, ce prodige funeste.
» Si j'en crois les soupçons qui naissent dans mon cœur ;
» A quelque Dieu jaloux nous devons ce malheur ;
» Un Dieu de nos canons a bouché la lumière,
» Mais ce Dieu, quelqu'il soit, n'aura point ma prière ;
» Un seul, et je suis sûr de sa protection,
» Un seul, dis-je, a des droits à ma dévotion :
» C'est Bacchus ! Qu'à l'instant nous saisissons un verre.
» Qu'un pur vin de Bordeaux coule dans la fougère,
» Et tous, en même temps, buvons en son honneur !

» Aussitôt vous verrez fuir le charme imposteur ;
» Nos canons partiront, et leur bruit formidable
» Deviendra tout-à-coup trois fois plus effroyable ;
» Les Échos d'alentour répèteront ce bruit,
» Et les Esprits malins sècheront de dépit. »

On applaudit, on goûte un avis aussi sage ;
Tous au Dieu du raisin adressent leur hommage ;
Et, pour mieux l'honorer, on convient que chacun
Boira de sa liqueur quatre coups au lieu d'un.
Aussitôt l'airain part, et sa voix effrayante
Partout dans le quartier va porter l'épouvante.
Le Curé, qui dormait, éveillé par le bruit,
Avant l'instant marqué s'élance hors du lit ;
Dans le chœur en tremblant appelle son Vicaire ;
Croit voir partout le Diable, et commence un rosaire.
L'Église se remplit : des vieillards éperdus,
Des femmes, des enfants avec lui font chorus ;
Tout s'agite, tout tremble, et, contents du tapage,
Les jeunes matelots poursuivent leur voyage.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV.

ARGUMENT.

DÉPART du Pont Rousseau. — La Gloire guide les QUINZE. — La Sèvre et l'Orgueil se retranchent à l'écluse de Vertou. — Le courant repousse la flotte. — Découragement. — La Gloire aux QUINZE. — Ils traversent la chaussée de Vertou. — Discours de Nestor. — Le déjeuner. — Episode.

CHANT IV.

CEPENDANT les canots, en s'éloignant du pont,
Marchent sur une ligne et s'avancent de front.
Dans les airs, sur les eaux, règne un profond silence,
Et tous les avirons, frappant l'onde en cadence,
Avec force abaissés, levés adroitement,
Plongent sans se heurter dans l'humide élément.

Oh! qui peindra la Gloire enflammant leur audace,
Comme un corps lumineux s'élançant sur leur trace,

Leur soufflant son ardeur , et , de son doigt divin ,
Sur ce fleuve inconnu , leur traçant le chemin ?
Loin des écueils cachés elle guide la flotte ;
Tourne le gouvernail dans la main du pilote ;
Et des arbres épais inclinés sur les eaux
Au-dessus de leurs mâts soulève les rameaux.

Ainsi , quand les Hébreux , commandés par Moïse ,
Couraient , libres enfin , vers la terre promise ,
Une immense colonne éclatante de feux
Leur indiquait la route , et marchait devant eux.

Soudain un cri s'élève et l'air au loin s'agite ;
A ce cri de l'Orgueil , l'onde se précipite ;
Les arbres sont brisés , et d'énormes rochers
Roulent avec fracas au devant des nochers.
Vain tumulte ! le Dieu qui voit leur assurance ;
Honteux et confondu , vers la Sèvre s'avance :
« Viens , dit-il , à Vertou retranchons-nous tous deux.
» Là , nous arrêterons ces QUINZE audacieux ;
» Et , si nous ne pouvons faire périr leur flotte ,
» Ton onde , au moins trompant les efforts du pilote ,

» Sous nos coups répétés , coulant comme un torrent ,
» Autour d'eux doublera son rapide courant ;
» Et , près de cette écluse arrêtant leur voyage ,
» A leurs canots vaincus défendra le passage. »

Il dit , et l'entraînant sur le pont ruiné ,
Il saisit un bateau sur l'herbe abandonné ;
Vingt mortels avec peine en lèveraient la masse ;
Il sépare d'un coup son immense carcasse ,
Et tous deux appuyés sur ce bois menaçant ,
S'apprêtent à pousser le flot obéissant.

Tandis que ces apprêts occupent leur pensée ,
La flottille à grands pas près d'eux s'est avancée ;
Les QUINZE ont vu briller un clocher sous les Cieux ,
Et le pompeux Vertou se déploie à leurs yeux.

Ulysse alors se lève , et sa voix éloquente
Éclaire par ces mots leur troupe haletante :
« Marins , dont le courage égal à la vertu
» Sait prévoir les dangers sans en être abattu ,

» Dans le port de Vertou la rivière enchaînée,
» Sous un pont jadis neuf bouillonne emprisonnée;
» Là, l'onde resserrée en un étroit canal,
» Repoussera nos nefes par son courant fatal;
» Là, pour nous l'aviron devenant inutile,
» Il nous faudra lutter contre un flot indocile;
» Reprenons donc haleine, et, sans nous fatiguer,
» Lentement jusque là mettons-nous à voguer,
» Afin qu'en arrivant, une force nouvelle
» Dans ce pas dangereux seconde notre zèle. »

Il dit. Pour lui répondre, Atride se levant :

« Cher ami, cria-t-il, héros, livre vivant,
» Tu parles comme un Dieu; de ta bouche chérie
» Coulent des mots plus doux que le miel de Phrygie;
» Dans ces esquifs légers, sous ma suprême loi,
» Que n'ai-je un équipage éclairé comme toi !
» En dépit de la Sèvre à l'Orgueil réunie,
» Ma course sur ces flots serait bientôt finie
» Bientôt, ô mes amis ! dans l'illustre Clisson,
» J'aurais vu, tout joyeux, flotter mon pavillon.
» Toutefois, que l'airain ébranlant ce rivage,

» En saluant Vertou, nous rende le courage ! »

Il dit, le canon part, et de nombreux échos
Ont répété ce bruit, qui fait trembler les flots.
La Sèvre reconnaît le canon de la flotte;
Dans son inquiétude, elle hésite, elle flotte;
Doit-elle les attendre, ou s'enfuir sans pudeur?...
Mais le Dieu, d'un coup d'œil, rallume sa vigueur.

O Vertou ! bourg fameux déjà dans notre histoire,
Les QUINZE vont encore ajouter à ta gloire;
A côté du Curé qui jadis t'illustra¹⁸,
Leur nom dans l'avenir à ton nom s'unira.
Les vois-tu s'approcher de ta rive féconde ?
Vois-tu comme près d'eux le flot écume et gronde ?
Dans ton écluse étroite ils veulent s'avancer ;
Un courant furieux vient de les repousser ;
Ils redoublent d'efforts ; mais leur nef ballottée,
Loin de l'antique pont par l'onde est emportée ;
Ils reviennent bientôt, et, d'un effort plus grand,

Sans pouvoir avancer, ils tiennent le courant,

Tels deux guerriers égaux en vigueur, en adresse,
Combattaient sous les yeux des héros de la Grèce,
L'un vers l'autre penchés, de leurs bras vigoureux,
Ils se pressent les flancs et s'embrassent tous deux;
A prévoir l'artifice également habiles,
Malgré tous leurs efforts, ils restent immobiles.

La Sèvre avec fureur frappe le sein des eaux;
Détache des rochers, qui roulent dans les flots;
Appelle ses sujets tout blanchis par l'écume;
Chacun d'eux aussitôt en efforts se consume;
Chacun voudrait déjà briser un aviron.
L'Orgueil, au milieu d'eux, souffle comme un démon;
Ses yeux remplis de sang lancent des feux terribles,
Sa bouche avec du vent pousse des cris horribles;
Dans sa main, des cailloux par des cailloux heurtés
Retracent le tonnerre aux QUINZE épouvantés.
A ce bruit effrayant, tout tremble dans la flotte;
Tout cède et se disperse, et déjà le pilote
Dirigeait la nacelle au port le plus voisin,

Quand la Gloire à leurs yeux indiquant le chemin,
S'élance, et devant eux vole vers la chaussée,
Qui bientôt par leurs nefs doit être traversée:
« Eh bien! dit la Déesse, eh bien! vils matelots,
» Couronnez-vous ainsi vos illustres travaux?
» Quelle terreur aveugle ainsi vous précipite?
» Eh quoi! n'avez-vous plus de recours que la fuite?
» Non! je ne verrai point des héros que j'aimais,
» Par un retour honteux, répondre à mes bienfaits.
» Si vous ne pouvez vaincre une onde téméraire,
» Quittez ces flots rétifs, et marchez sur la terre:
» Accoutumez vos nefs à des trajets nouveaux;
» Voilà votre chemin..... suivez-moi, matelots! »

Les QUINZE, à ce discours, confus de leur foiblesse,
Changent soudain de route, et suivent la Déesse.
Bientôt chaque canot sur le sable a glissé,
Bientôt, sur l'autre bord, dans l'onde il est lancé;
Il flotte, il fuit la terre, et l'aviron agile
Le promène déjà sur uneeau plus tranquille.

Tel un roi conquérant, avide de travaux,

A la mer étonnée arrachait ses vaisseaux,
Et, pour porter au loin le ravage et la guerre,
Les faisait, à grands frais, transporter sur la terre.

Mais déjà le Soleil, plus chaud, plus radieux,
Dorait de ses rayons l'immensité des Cieux;
Soulevé par le vent que Phébus leur envoie,
Leur pavillon léger s'étend et se déploie;
La flotte a reconnu l'influence des Dieux,
Aussitôt le plaisir brille dans tous les yeux.
L'onde écume et mugit sous le poids des nacelles,
Et les flots agités vont se briser contre elles.
Mais quel nouveau plaisir les ravit à la fois,
Quand Nestor, élevant sa respectable voix :
« Compagnons, leur dit-il, grâce à votre courage,
» Nous avons déjà fait la moitié du voyage.
» Monnière n'est pas loin¹⁹, et ce pré verdoyant
» Nous offre son ombrage et son gazon riant.
» Abordons en ce lieu; sur cette herbe fournie
» Déposons tous les mêts dont la flotte est fournie;
» Sur ce terrain charmant, sous ce feuillage épais,

» Nous goûterons ensemble et le lard et le frais.
» Bientôt par l'aviron notre flotte poussée,
» Reconnaîtra de loin la première Chaussée.
» C'est alors qu'il faudra trouver de la vigueur.
» Ainsi, sous cet abri, ranimons notre cœur;
» Que le vin du midi l'échauffe et le remue;
» Que la force avec lui dans nos bras s'insinue.
» — Bravo! s'écrie Ajax; au nom de nos amis,
» Sans réunir les voix, j'adopte ton avis;
» Le vin, présent des Dieux, quand le zèle se glace,
» Aux mortels fatigués rend la force et l'audace. »

Il se tait, et d'un pied qui pourrait tout franchir,
Les QUINZE de leurs nefes se hâtent de sortir,
On dirait de Fernand la troupe aventurière
Prenant possession d'une plage étrangère.
Un cable formidable enchaîne les canots,
Et l'ancre les défend de la fureur des flots.

Des replis tortueux d'une vaste serviette

D'un sanglier farci l'on retire la tête;
Puis des pâtés formés en gothiques châteaux;
Puis des pieds de moutons, des oreilles de veaux,
Des bécasses, de lard par Richard entourées;
De la dinde truffée et des langues fourrées;
Des poulets, des boudins de plus d'une couleur;
Enfin le pain, bienfait d'un art réparateur.
Ajax, comme aux combats, à table le plus brave,
Ajax s'était chargé de débarquer la cave.

Soudain on forme un cercle, et chacun dans sa main,
Prend un morceau de chair sur un morceau de pain.
Ajax, sur les pâtés lançant un oeil farouche,
Amollis par le vin, les presse dans sa bouche;
Bientôt, de ses vapeurs qui troublent les cerveaux,
Le pétillant Bacchus échauffe les héros;
Podalire se lève, et prenant un grand verre:
« Est-il quelqu'un, dit-il, à la troupe guerrière,
» Qui puisse se flatter de vider, d'un seul coup,
» Tout le vin que contient ce vase au large cou?
« — En des temps, dit Nestor, de brillante mémoire,
» Personne n'eût osé m'en disputer la gloire.

» Maintenant, ô douleur! mon débile estomac
» N'admet plus à la fois qu'un setier de Cognac!
» J'ai vu, lorsqu'animé du feu de la jeunesse,
» Je sentais dans mon corps une heureuse souplesse,
» J'ai vu trente buveurs, à la fin d'un repas,
» Me disputer la palme, et me céder le pas.
» Je buvais, je chantais, toujours infatigable,
» Quand déjà, pleins de vin, ils roulaient sous la table.

» — O Nestor! dit Ajax, à quoi bon discourir?
» Vante de vieux exploits, parle; je vais agir....
» Et toi, jeune étourdi, quel Dieu malin t'inspire?
» Qu'oses-tu proposer, séduisant Podalire?
» Tu manques de vigueur pour cet exploit fameux,
» Ton cerveau délicat redoute un vin fumeux.
» Va, va dans nos salons, faire la cour aux belles;
» Attendrir, par ta voix, le cœur des plus cruelles;
» Et, fier de la beauté que tu reçus des Cieux,
» Esclave de la mode, éblouir tous les yeux.
« Mon cœur à tes succès ne porte point envie;
» De plus doux passe-temps embellissent ma vie.
» Mais donne-moi ce vin, et vois si mon gosier
» Pourra, du premier coup, le loger tout entier? »

Il dit ; boit la liqueur , et ses lèvres humides ,
A mesure qu'il boit , deviennent plus avides .
En vain pour l'arrêter chacun veut s'écrier....
Il méprise leurs cris , et boit sans s'effrayer .
« Que vois-je ? dit Atride , et quel est ton délire ?
» Pour répondre au défi que t'a fait Podalire ,
» Barbare ! fallait-il , d'un gosier inhumain ,
» Tandis que nous mangeons , boire tout notre vin ?
» Dans notre bouche avide entassée à la hâte ,
» Comment faire , cruel ! descendre cette pâte ?
» Nous allons étouffer... et des tiens le bourreau ;
» Tu nous auras forcés de recourir à l'eau....
» A l'eau ! grands Dieux ! plutôt , victimes de ta rage ,
» Expirer mille fois sur ce triste rivage ! »

Mais Ulysse se lève et prononce ces mots :

« Ces bords ne sont baignés que par d'impures eaux ,
» Chers amis , cependant , non loin de la prairie
» Qui vient de nous prêter cette nappe fleurie ,
» J'espère rencontrer des mortels bienfaisants
» Qui , touchés du récit de nos chagrins cuisants ,
» Daigneront nous donner la liqueur secourable
» Dont vient de nous priver un héros indomptable ;

» Qu'Ajax vienne avec moi , puisqu'il a fait nos maux ,
» Il doit , pour les guérir , partager mes travaux. »

A partir aussitôt l'un et l'autre s'apprête ;
Ils plantent fièrement leur chapeau sur leur tête ;
Un énorme flacon tout rouge de Bordeaux ,
En guise de carquois s'arrondit sur leur dos ;
Ils s'arment d'un bouchon , et , dans cet équipage ,
Ils cherchent à grands pas le plus prochain village .

Ils marchaient en silence , en implorant les Dieux ,
Et de l'astre du jour ils maudissaient les feux ,
Quand Ajax , au détour d'un chemin solitaire ,
Rencontre en un bosquet une jeune bergère .
Cette vue en son cœur allume le désir ,
De ses tristes amis il perd le souvenir ,
S'arrête , et , tout troublé par la liqueur traîtresse ,
Adresse à la beauté des mots pleins de tendresse .
Ajax ! qui l'aurait cru ? sans respect pour son nom ,
D'intrépide marin , devient un céladon !

Cependant un berger qui, discret et fidèle,
A l'aspect des héros, s'était éloigné d'elle,
Irrité des douceurs qui coulaient à foison,
A ce nouveau rival vient demander raison.
Ils s'avancent tous deux, se fixent en colère,
Les cris du sage Ulysse et ceux de la bergère,
Sans calmer leur courroux, se perdent dans les airs.
Leurs poils sont hérissés, leurs yeux sont des éclairs.
On eût dit deux lions écumant de furie,
Se disputant leur proie au fond de la Lybie.
Cependant aux regards que le héros lançait,
A sa large poitrine, aux poings qu'ils balançait,
Le berger prudemment fait un pas en arrière,
Et, conservant toujours une mine guerrière :
« O toi, lui cria-t-il, qui, fier comme un Gaulois,
» Oses troubler ici la paix des villageois,
» Si, venu de l'Enfer ou du séjour céleste,
» Tu promènes chez nous ta colère funeste,
» Parle, nous céderons à ta divinité ;
» Mais si, par un mortel sur la terre enfanté,
» Donnant à ta fureur une libre carrière,
» Tu viens, comme un brigand, nous apporter la guerre,
» Crois-tu, sous ton pouvoir faire plier mon front ?
» Mais dis, que est ton nom ? — Que t'importe mon nom ?

» Tu connaîtras bientôt, à mes terribles coups,
» De quel mortel fameux tu braves le courroux.
» Si toutefois, avant d'abandonner la vie,
» Tu désires savoir qui te l'aura ravie,
» Ce mortel, c'est Ajax, connu depuis long-temps ;
» Le commerce et le vin partagent mes instants.
» — Ajax !.... lui répondit le héros de village,
» Ton père m'est connu : souvent, sur cette plage,
» Il daigna partager nos modestes repas ;
» Et, quand vers la Cité je dirigeais mes pas,
» Toujours dans ses foyers je trouvais un asile.
» Mais quel soin pour nos bords vous fait quitter la ville ?
L'adroit Ulysse, alors, profitant du moment,
De ses amis sans vin lui peint l'affreux tourment ;
Aussitôt le vin coule, et la bouteille est pleine,
A défaut de Médoc, d'un Bacchus indigène.

Soudain les deux amis abandonnent ces lieux :
Ajax vers le bosquet souvent tourne les yeux,
Et pourtant entraîné par le prudent Ulysse,
De son naissant amour il fait le sacrifice.

Ils arrivent enfin , on s'empresse autour d'eux ;
On arrache à leurs mains le fardeau précieux ;
Chacun cherche du vin dans le vase perfide ;
On le penche , on s'écrie... hélas ! il était vide !...

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT V.

ARGUMENT.

DÉSÉSPoir des QUINZE, privés de vin. — Expédient d'Ulysse. — Le pont de Monnière. — La première chaussée. — Aceste. — Ses secours. — Adieux d'Aceste. — La Sèvre va chercher la Discorde. — Désunion de la flotte. — Le meunier.

— 163 —

CHANT V.

LORSQ'Hector succomba sous les coups du guerrier
Qui tenait de Vulcain son glaive meurtrier,
Priam, dans l'avenir entrevoyant sa chute,
De son trône doré fit deux fois la culbute ;
Muets, ainsi que lui, ses enfants, affligés,
Partageaient sa douleur, autour de lui rangés ;

Et de Troie, en pleurant, vers ce pompeux asile
Les dames s'avançaient, sur une longue file!...

Tel fut le désespoir des QUINZE, consternés,
A leur brûlante soif, sans vin, abandonnés.
Atride le premier rompt enfin le silence :
« Héros, dont on vantait l'honneur et la vaillance,
» Osez-vous bien encor vous montrer à nos yeux?
» C'est peu d'avoir tari ce nectar précieux,
» Vous venez nous braver, et, par votre présence,
» De nos gosiers séchés augmenter la souffrance.
» N'avez-vous point senti, quand vous buviez ce vin,
» Un pouvoir invincible écarter votre main?... »
» — Modère tes transports, lui répondit Ulysse,
» Et crois-en un discours dénué d'artifice :
» Lorsque, suivi d'Ajax, j'apportais près de vous
» Ces deux flacons remplis du nectar le plus doux,
» Pour braver du Soleil les chaleurs dévorantes,
» Parfois nous les portions à nos lèvres ardentes.
» Mais un malin Génie égara nos esprits,
» Car je prends à témoins tous les Dieux réunis,
» Je jure par mon nom, par cette flotte agile,
» Qui de Clisson bientôt va saluer la ville,

» Que balançant ici ces flacons dans mes mains,
» Je les croyais tous deux encore presque pleins.
» Ainsi notre Déesse, aux rives de la Loire,
» Nous disait à quel prix nous aurions la victoire!

» Cependant, grâce au Ciel qui m'inspire toujours,
» Je puis à vos douleurs apporter un secours.
» Du rum que loin de nous produit la Jamaïque,
» Par l'Amable-Créole apporté d'Amérique,
» J'ai placé dans la FLÈCHE un litre tout entier :
» De nos consolateurs, hélas! c'est le dernier!...
» Ajoutez-y cette onde, et que votre souffrance
» S'éteigne, ô mes amis! sous sa douce influence.»

On suit avec ardeur ce conseil précieux ;
Mille clameurs déjà s'élèvent vers les Cieux,
Et la Gloire elle-même ajoute à ce breuvage
La vertu de doubler la force et le courage.

Soudain en même temps les câbles sont coupés,
L'aviron se déploie, et les flots sont frappés.

Les canots en volant effleurent la rivière,
Et bientôt sont poussés sous le pont de Monnière,

Deux ais pourris, placés sur quatre pieds flottants,
Gardent ce nom pompeux depuis plus de cent ans ;
Par égard pour les mains qui jadis l'élevèrent,
Les pieux riverains toujours le respectèrent,
Et sur son dos tremblant ils passent tous les jours,
Sans lui jamais offrir un généreux secours.

Mais délaissions, ô Muse, une triste ruine
Indigne d'occuper ta cervelle divine,
Sur les traces des QUINZE élançons-nous tous deux,
Et cherchons à nos chants des sujets plus heureux.

J'entends déjà le nom d'un célèbre village ;
Du Palet, en passant, saluons le rivage :
Au tendre souvenir que font naître ces lieux,
Quelques pleurs fugitifs viennent baigner mes yeux.
Tout-à-coup d'un grand bruit mon oreille est blessée,
Et les QUINZE, tout fiers, ont répété : Chaussée !!!

La Sèvre, en ce moment, sur des rocs monstrueux
Roulait, avec fracas, des flots tumultueux,
De l'une à l'autre rive exerçait sa furie,
Inondait les gazons d'une écume noircie,
Et, pour mieux effrayer les jeunes voyageurs,
Par de magiques sons couronnait ces horreurs.
Une voix inconnue au loin s'est fait entendre,
Et ces mots foudroyants près d'eux viennent se rendre :
« Jusques à quand, mortels, d'un front audacieux
» Braverez-vous ainsi les habitants des Cieux ?
» Quel terme avez-vous mis à vos sanglants outrages ?
» Ni ces flots écumants qui souillent mes rivages,
» Ni ces rochers affreux, ni ces vastes remparts
» N'ont pu briser vos cœurs, et glacer vos regards.
» Un triple acier garnit votre horrible poitrine,
» O vous, que n'émeut point la colère divine !
» Vous, qui des Immortels insultant le pouvoir,
» Dans votre force seule avez mis votre espoir.
» Voyez cette chaussée, asile des tempêtes,
» D'où mille affreuses morts s'élèvent sur vos têtes ;
» Rempart impénétrable, où vos foibles canots
» En fragments dispersés vogueraient sur les flots ;
» Croyez-vous qu'ignorant vos indignes menées,
» Le Dieu qui fait gronder ces ondes mutinées,

» Peu touché des douleurs de son fleuve outragé,
» A punir vos forfaits n'ait point encor songé?...
» Tremblez! mortels, tremblez! vos nacelles coupables
» Ont encore à franchir six barrières semblables! »

Qui n'eût frémi de crainte, à ces funestes cris?
Mais ce qui va frapper, confondre les esprits,
C'est que tout cet amas d'étonnantes merveilles,
Sans ébranler leurs cœurs, frappèrent leurs oreilles :
C'est que, loin de trembler, ces mortels valeureux
Applaudirent en chœur à cet oracle affreux!

Le croirez-vous, humains? et toi, race future,
N'iras-tu point un jour m'accuser d'imposture?...
Ah! plutôt que mes vers fardent la vérité,
On verra le Danube, à sa source arrêté,
Se creuser tout-à-coup un chemin sous la terre,
Ou rouler, au lieu d'eau, des torrents de poussière,

Mais quel mortel, suivi de nombreux villageois,
Anime les héros du geste et de la voix?

Grand'Aceste, reçois mon éternel hommage,
Que ton nom, consacré dans ce modeste ouvrage,
Aux siècles à venir atteste pour toujours
La bonté de ton vin et tes nobles secours.

L'escadre s'avancait, et, près de la chaussée,
Par l'effort du courant se voyait repoussée,
Lorsqu'Aceste, marchant au milieu des rochers,
Arrêta, par ces mots, les illustres nochers :
« Amis, vers ce rempart quel espoir vous entraîne?
» Dignes imitateurs de la valeur romaine,
» A des succès plus sûrs réservez vos efforts,
» Et gardez d'approcher de ces funestes bords.
» Vous affrontez sans fruit un torrent invincible ;
» Mais venez sous mon toit, sous cet abri paisible,
» Laissez, près de Bacchus, le Temps fuir et voler ;
» Et tandis que le vin, qui pour vous va couler,
» A flots purs et vermeils descendra dans vos veines,
» Je veux par mes conseils diminuer vos peines,
» Et bientôt, dirigeant moi-même vos canots,
» Découvrir à vos nefes de plus tranquilles flots,

» Une route, où de l'onde évitant la colère,
» Et portant à l'envi votre flotte légère,
» Aidés de ces mortels rassemblés tout exprès,
» Vous obtiendrez sans peine un favorable accès. »
Les jeunes matelots par mille cris de joie
Répondent à l'ami que le Ciel leur envoie;
Mais Atride se lève, et, fier comme un héros,
Au généreux Aceste il adresse ces mots :
« Noble ami, tu nous rends et l'espoir et la vie;
» Tu rallumes le feu de notre âme flétrie;
» Ta voix est à nos cœurs ce qu'au modeste thym
» Est, aux jours de printemps, la fraîcheur du matin.
» Ne crois pas cependant qu'à ta vive prière,
» Oubliant tout-à-coup notre vertu première,
» Nous voulions confier à des bras étrangers
» Le soin de nos canots et nos nobles dangers.
» Non, Aceste; jamais, durant tout le voyage,
» Un mortel, quel qu'il soit, s'il n'est de l'équipage,
» Sur ces canots sacrés ne posera sa main :
» Tels sont nos volontés et l'arrêt du Destin.
» Nous acceptons du moins, pleins de reconnaissance,
» De ton Xérès breton la suave assistance,
» L'abri de ton palais, et surtout tes avis.
» Les Dieux de tes bienfaits t'accorderont le prix...

» Que dis-je? en ce moment partageant notre gloire,
» Tu voles avec nous au temple de mémoire;
» Et de ton dévouement déjà récompensé,
» Parmi les plus grands noms tu vois ton nom placé;
» Ainsi que ce bon roi des bords de la Sicile,
» Dont le nom brille encor dans les vers de Virgile.
» Heureux, qui comme toi, n'écoutant que son cœur,
» Trouve dans la vertu sa gloire et son bonheur! »
Il dit, et pour voler au séjour de leur hôte,
Les QUINZE, dans le port abandonnent la flotte;
Diomède d'un câble entoure un vieil ormeau,
Des flancs de l'ÉCOSSAIS, Épéus chasse l'eau,
Et, tandis que Darès, sautant sur le rivage,
Regardait fièrement les garçons du village,
Ajax, qui des héros prévoyait les besoins,
Aux flacons à remplir prodiguait tous ses soins,
Et, tout plein des respects dûs aux fils de Séméle,
Réservait à lui seul une charge si belle.

Au bout de la chaussée, où règne la terreur,
Est un antique toit, aujourd'hui sans honneur;

C'était, en d'autres temps, la retraite d'un sage.
L'onde de tous côtés baigne cet ermitage,
Et sous d'épais rameaux, loin du courant fatal,
Après un long détour, forme un étroit canal.
C'est là que leur ami, qui leur sert de pilote,
Des voyageurs charmés a dirigé la flotte.
Seul de tous les humains, Aceste, au milieu d'eux,
A siégé sur les bancs de ces esquifs fameux!
Bientôt ils ont franchi la bruyante chaussée,
Et loin, sur d'autres flots, la nef s'est élancée.
Aceste cependant embrasse ses amis,
Et les éclaire encor de ses sages avis:
« Tandis que dans le fond de vos nobles nacelles,
» A mes ordres sacrés mes serviteurs fidèles
» Portent l'heureux nectar dont la douce saveur
» Éloigne la tristesse et charme la douleur,
» Tout près d'abandonner cette amicale rive,
» Prêtez à mes conseils une oreille attentive.

» Avant que de Clisson vous frappez les regards,
» Il vous faudra franchir cinq énormes remparts;
» Mais n'allez point chercher un roc inabordable,
» Fuyez, sans le braver, un courant indomptable,

» Et, par un grand détour, dans de tranquilles flots,
» Sur le gazon du bord attirez les canots.
» Vous ne pourrez remplir votre longue carrière,
» Que chaque nef cinq fois n'ait glissé sur la terre.
» Allez, nobles héros, d'un laurier éternel,
» Allez, sans moi, couvrir votre front immortel,
» Et sachez qu'en ce lieu, si le sort vous rappelle,
» A l'amitié toujours vous me verrez fidèle. »

Mais la force me manque.... ô mon céleste appui,
D'où vient, grand Appollon, que ton front a pâli?
Pour chanter leurs exploits, ta voix est impuissante;
Tu brises, de dépit, une lyre innocente....
Que ne puis-je les suivre; illustrer leurs travaux;
Les peindre, sur le sable attirant leurs canots;
Bravant d'un front d'airain le fracas des chaussées;
Foulant sous l'aviron les ondes terrassées,
Et jusqu'en des climats inconnus aux marins,
Portant toute une flotte... aux périls de leurs mains!!!

L'Orgueil, en maudissant la flotte triomphante,
Apostrophe en ces mots la Sèvre pâissante :

» O jour trois fois funeste ! ô prodige inouï !
» Qui viendra désormais implorer notre appui ?
» De cinq digues déjà la vaine résistance
» D'un triomphe complet leur donne l'assurance.
» Aussi, tes intérêts agitent peu ton cœur ;
» Tu rejettes sur moi le soin de ton honneur.
» Misérable ! quel fruit, dans ce jour de détresse,
» Penses-tu retirer d'une telle foiblesse ?
» T'ai-je vu près des Dieux intriguer comme moi ?
» Je suis las, à la fin, de travailler pour toi :
» Dans ton humide Cour va semer les alarmes,
» Va, puisque tu ne sais que répandre des larmes.
» — Ah ! que tu connais mal le grand cœur que tu sers !
» Dans leur immensité j'ai traversé les airs ;
» Au Dieu des ouragans j'ai porté ma requête,
» Il a, pour me servir, fait mugir la tempête.
» Jusqu'au sein de Paris j'ai su trouver l'Amour ;
» A ma voix, sans succès, il a quitté sa Cour.
» Oses-tu bien, ami, m'accuser d'indolence ?
» Mais parle, j'agirai, pour servir ma vengeance,
» Il n'est point à mon bras de pénibles travaux...
» Que ne puis-je les voir expirer sous mes eaux !
» — Je t'avais mal jugée, et j'aime ta furie.
» Eh bien ! dans ce transport, vole aux champs d'Ibérie,

» Des Moines espagnols va chercher le palais.
» Là, toujours, en mon nom, l'on obtient un accès ;
» Là, tes yeux trouveront la Discorde infernale,
» Cette Déesse aux QUINZE ici sera fatale. »

A ces mots, l'animant du feu de son regard,
Le Dieu farouche arrive au sixième rempart.
Là, d'un meûnier brutal il enflamme la tête ;
Lui dit qu'à le braver une flotte s'apprête,
Que l'on veut, malgré lui, sur son pré riverain,
Transporter de canots un innombrable essaim ;
Que son gazon foulé, pour prix de ce passage,
Se sentira toujours de ce cruel outrage.
Aussitôt le Meûnier, d'une insolente main,
Ferme aux jeunes héros leur unique chemin.

Cependant la Discorde a quitté l'Ibérie,
Et d'un rapide essor traversant la Neustrie,

Aux champs de la Vendée elle abaisse ses yeux;
La Déesse sourit, et reconnaît ces lieux.
Bientôt elle aperçoit les QUINZE et leurs nacelles;
Et, déployant sur eux ses infernales ailes,
Elle verse en leurs cœurs des torrents de poison,
Et de son souffle impur égare leur raison.
La flottille, perdant son heureuse harmonie,
Se disperse, s'égare et marche désunie.

On dit que, profitant de ce trouble soudain,
Un Triton dans la FLÈCHE osa glisser la main,
Se saisit d'une rame, et, se plongeant dans l'onde,
L'entraîna dans le creux d'une grotte profonde;
Qu'une Nymphé perfide, arrêtant l'ÉCOSSAIS,
Répandait devant lui les herbes des marais,
Tandis que, du ZÉPHYR entr'ouvrant un bordage,
Un petit Dieu marin le poussait au rivage,
Jetait sur tous les yeux un voile obéissant,
Et baignait dans les flots son mortier menaçant.

O Discorde cruelle ! ainsi, dans ma patrie,
Naguère l'on te vit exercer ta furie,

Et, fuyant malgré toi de ces heureux climats,
Du dévot Espagnol désoler les états.

Mais Atride, qui voit ce funeste délire,
Se lève étincelant ; c'est le Ciel qui l'inspire.
Pour porter son discours de l'un à l'autre bord,
La Déesse lui prête une voix de Stentor :

- » Que faites-vous, amis, quelle fureur nouvelle,
- » En fascinant vos yeux, égare votre zèle ?
- » D'où peut naître entre nous cette rivalité ?
- » Craignez, amis, craignez que le Ciel, irrité,
- » Exauçant trop, hélas ! votre folle espérance,
- » Ne vous donne le prix de votre extravagance !
- » Et que, dans sa colère, il n'accorde à vos vœux,
- » Sur vos amis vaincus un triomphe odieux !
- » Assez et trop long-temps, dans nos tristes nacelles,
- » Nous avons vu régner de coupables querelles !
- » La Discorde a tout fait : ouvrez enfin les yeux.
- » Périssent ce fléau de la Terre et des Cieux !
- » Périssent loin de nous cette funeste rage
- » Dont les conseils impurs égarent le plus sage !

» Plus douce que le miel, elle glisse en nos cœurs,
» Pour les troubler bientôt de ses noires vapeurs. »

Ces mots agitent l'air, partout sur le rivage
Les arbres ébranlés balancent leur feuillage.
Aussitôt les esquifs réunis à jamais,
Accordent tous leurs vœux pour le commun succès;
Et désormais formant une éternelle ligue,
Ils arrivent enfin à la sixième digue.
Là, du riant Clisson lorsque le bruit lointain
Leur apprend, sans le voir, qu'ils y touchent enfin,
Un Meunier leur oppose une vile barrière,
Et, croyant abaisser leur audace guerrière,
A l'exemple d'Achille, arrêtant le Troyen,
Il monte sur un banc, au milieu du chemin :
« Vous n'irez pas plus loin ! dit-il, cette prairie
» N'a point nourri pour vous sa pelouse fleurie.
» Je suis propriétaire, électeur, et la loi,
» Aussi bien que pour vous, tient son glaive pour moi.
» Autrefois, redoutant la colère divine,
» Et ne sortant jamais de nos sacs à farine,
» Nous n'osions vers le Ciel lever des yeux sereins,
» Et nous vous cédions tout, jusques à nos moulins ;

» Mais déjà parmi nous les lumières s'étendent ;
» Les vérités du jour dans nos bourgs se répandent ;
» Je sais lire, messieurs, et dans plus d'un journal
« J'ai vu que d'un Ministre un Meunier est l'égal ;
» Qu'il a droit d'empêcher une flotte superbe
» De tenter un trajet qui foulerait son herbe....
» Vous n'irez pas plus loin ! » Ces mots audacieux
Allument le dépit des héros furieux.
Mais Nérée écartant de sa foible mémoire
Les destins immortels annoncés par la Gloire,
Arrête les canots, convoque ses amis,
Et du conseil des QUINZE implore les avis.
« Cédons, dit-il, cédons à notre destinée,
» Et terminons ici cette illustre journée.
» Croyez-moi, nous avons assez fait pour l'honneur. »
Soudain Darès se lève, et d'un ton plein d'aigreur :
« O d'un lâche mortel conseil encor plus lâche !
» Tu veux couvrir nos fronts d'une éternelle tache !
» Mais fuyez ! flétrissez l'honneur de votre nom !
» Ajax et moi, sans vous, nous irons à Clisson. »
» — Fuir ! et qui le voudrait ? lui répondit Atride.
» Mais nous enflons l'orgueil de ce Meunier perfide.
» Pourquoi délibérer ? quelle vaine terreur
» A l'aspect d'un Meunier se glisse en votre cœur ?

- » Qu'il invoque les lois, les journaux, les lumières,
» Les droits des électeurs et des propriétaires...
» Nous n'en connaissons qu'un : c'est celui du plus fort.
« Croit-il faire changer les volontés du sort ?
» Non ; la Gloire a promis ! que rien ne nous arrête :
» Cet oracle est plus sûr que ceux de la Gazette ! »

Il dit. Les matelots s'enflamment à sa voix,
Et tous les avirons s'abaissent à la fois.
Aussitôt, abordant à ce fatal rivage,
En bataillon épais ils marchent sur la plage,
Tandis que le Meûnier, qu'aveugle le Destin,
Attend sans s'effrayer leur formidable essaim ;
Mais l'Orgueil, qui de loin aperçoit la tempête,
Aux coups de ses rivaux vient dérober sa tête,
Et, d'un nuage épais l'enveloppant soudain,
Il va le déposer au fond de son moulin.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT VI.

ARGUMENT.

ARRIVÉE à Clisson. — Métamorphose de l'Orgueil. — Galanterie de l'ÉCOSSAIS. — Dernière chaussée. — Combat. — Exploit d'Atride. — Les QUINZE sont vainqueurs. — Machaon aux Nymphes de la Garenne. — Description de ce Coteau. — Hommage à M. Lemot.

CHANT VI.

LE furieux Ajax, serrant ses poings énormes,
Apprêtait au Meunier un combat dans les formes,
Et voulait l'envoyer visiter ses aïeux,
Quand son altier rival disparut à ses yeux.
Aussitôt, les tournant vers l'indigne barrière,
Sur elle il fait tomber le poids de sa colère :

Tout vole sous ses coups; bientôt les matelots
Ont vu l'étroit chemin s'ouvrir à leurs canots,
Et bravant, loin du bord, la Sèvre courroucée,
Ils font fuir à l'envi leur dernière chaussée....
Leur dernière!... à Clisson, un rempart orgueilleux
Leur apprête déjà des combats plus affreux!
A Clisson, près d'atteindre au terme du voyage,
Près de cueillir, enfin, le fruit de leur courage,
Il faudra, pour mener jusqu'au bout leurs projets,
Par d'horribles combats acheter le succès!

Cependant le canon, tonnant par intervalle,
Annonce aux Clissonnais leur marche triomphale,
Soudain, des deux côtés, couronnant les hauteurs,
Partout on voit courir d'avidés spectateurs :
Sur les toits des maisons, au milieu du feuillage,
Sur des rocs escarpés, sur le bord du rivage,
Partout ils prennent place, et criant à la fois,
Épouvantent l'écho de leurs bruyantes voix.
Le pont est trop petit pour contenir la foule ;
Sous ce poids formidable on tremble qu'il n'écroule;

On eût dit que Clisson, désertant ses foyers,
Quittait, oubliait tout pour voir... quinze guerriers!

Il est, près de Clisson, au pied d'une colline,
Une tour, qui déjà n'est plus qu'une ruine ;
Son front va se cacher sous de sombres rameaux,
Et, non loin de son mur, l'onde roule ses flots.
Là, l'Orgueil, sous les traits d'une belle captive,
Fait redire ses chants aux échos de la rive ;
Exhale en sons plaintifs ses funestes douleurs,
Et sur un luth mouillé laisse tomber ses pleurs.
C'est une jeune femme éplorée et tremblante
Implorant un ami de sa voix suppliante,
Et, sans espoir, errant sur ces tristes débris.

Les QUINZE ont entendu ses lamentables cris :
Ils volent pour ouvrir sa prison inhumaine,
Et jurent de briser sa douloureuse chaîne.
L'ÉCOSSAIS, le premier, touché de sa beauté,
Veut aller mettre un terme à sa captivité;

Quand Ulysse, éclairé par leur noble Déesse,
Aux QUINZE, qu'il arrête, en ces termes s'adresse:
« Où courez-vous, amis? jouets de vos rivaux,
» Pourquoi chercher ainsi des obstacles nouveaux?
» Des Dieux nos ennemis c'est un piège perfide.
» Pour écarter du but notre escadre intrépide,
» Ils offrent à nos yeux un fantôme trompeur,
» Et, si nous nous laissons toucher par sa douleur,
» Ils espèrent qu'enfin, pliant sous la fatigue,
» Nous ne pourrons atteindre à la septième digue.
» Mais toi, grand Épéus, si d'un ardent transport
» Tu te sens entraîner vers ce funeste bord,
» Avec tes Écossais, qui partagent ton zèle,
» Quitte-nous, va prêter ton bras à cette belle:
» Ainsi, toujours galant et toujours amoureux,
» Porte encore un retard à nos travaux fameux....

» — Ami, dit Épéus, une vive lumière,
» A ton sage discours, inonde ma paupière.
» Nous voyons tous le piège, et notre aveugle erreur;
» Mais pour les sentiments dont s'honore mon cœur,
» Garde-toi de verser sur eux ta raillerie;
» Ne me blâme jamais de ma galanterie.

» Les femmes, avant tout, ont droit à nos secours,
» Et, des plus beaux succès, interrompant le cours,
» On me verrait soudain, oubliant la Garenne,
» D'une beauté captive aller briser la chaîne,
» Quand il faudrait courir en ces tristes climats
» Où la glace, en été, fait chanceler nos pas.
» Voilà mon sentiment, et tout mon équipage,
» Galant ainsi que moi, l'approuve et le partage. »

Ce discours prononcé d'un ton plein de chaleur
Excite dans la flotte un bruit approbateur,
Et, fuyant la captive aux pleurs abandonnée,
Vers le pont de Clisson, chaque nef est tournée.

Ah! quel fut de l'Orgueil le sombre désespoir!
« Je n'ai donc plus, dit-il, ni force ni pouvoir?...
» Où sont donc mes serpents et ceux de la Vengeance?
» Où sont tous mes sujets, cette cohorte immense
» D'affreuses Déités que je traîne après moi,
» Et qui versent partout le carnage et l'effroi?
» Viens, Sèvre, sous ce pont qu'ils passent pleins de joie,
» Mais que sur cette digue ils deviennent ma proie. »

Aussitôt sur les rocs qui divisent les eaux ,
Accourent à l'envi tous les Dieux infernaux :
Parmi les aboiments d'un moderne Cerbère,
Un caillou dans la main , une affreuse Chimère
Semble d'un sûr trépas menacer les canots ;
Vingt Hydres, en vingt lieux, amoncèlent les flots.
Au milieu d'un essaim d'horribles Néréïdes ,
On vit , le fouet en main , les pâles Euménides
Harceler les Tritons, et souffler dans leurs cœurs
Le désir des combats et leurs noires fureurs ;
On vit , rasant les eaux , une avide Harpie
S'abattre et traverser cette phalange impie ;
Et la Sèvre et l'Orgueil , armés d'un long trident ,
Précipiter les flots , qui tombent en grondant.

Les QUINZE cependant, calmes , malgré l'orage ,
Sous le pont, par trois coups, signalent leur passage,
S'avancent fièrement , et d'un œil dédaigneux ,
Regardent sans frayeur ce vain amas de Dieux.
La Gloire , au-dessus d'eux étendant son égide ,
De la voûte des Cieux descend d'un vol rapide ;

Elle rend la vigueur à leurs bras affoiblis ,
Et , seule, les soutient contre tant d'ennemis.

O toi , qui présidais aux récits de la guerre ,
Et chantais les combats par la bouche d'Homère,
Muse des grands exploits , tourne vers moi tes yeux,
Et célèbre, par moi , ce passage fameux.

Chaque canot s'avance , et la plaine liquide
S'entr'ouvre en bouillonnant sous leur course rapide.
Aussitôt, du combat pour donner le signal ,
L'Orgueil au-devant d'eux lance un rocher fatal :
Le monstrueux caillou frappe le sein de l'onde ,
Qui tressaille et jaillit sur les nefs, qu'elle inonde ,
Et , d'écueil en écueil sautant avec effort ,
De L'ÉCOSSAIS surpris vient briser le plat-bord.
Armés de l'aviron , les QUINZE avec furie
Déjà portent leurs coups à la troupe ennemie.

Mais, caché sous les eaux, un robuste Triton
Entraîne tout-à-coup l'escadre vers le pont.
Trois fois les matelots, tout près de la chaussée,
Ont vu par ce Triton leur flotte repoussée,
Tandis que, méprisant leurs inutiles coups,
Leurs ennemis sur eux font pleuvoir les cailloux.
De la FLECHE déjà la flamme est déchirée ;
La Sèvre, sans respect pour sa robe tigrée,
Soulève avec deux mains un énorme rocher,
Qu'aux dépens de la digue elle vient d'arracher ;
Le balance, et du roc, lancé d'une main sûre,
Elle lui fait au flanc une large blessure.
Plus loin, de son trident, l'Orgueil, noir de courroux,
Veut percer l'ÉCOSSAIS, qui repousse ses coups.
Un Hydre, soulevant cent têtes menaçantes,
Fait tomber des torrents de ses gueules béantes.
Le ZÉPHYRE, rempli par ces funestes flots,
Menace d'entraîner Zéphyre au fond des eaux,
Déjà Sarpédon tremble, et Turnus, qui frissonne,
Charge tout bas le Ciel du soin de sa personne.
Soudain Atride élève une imposante voix,
Et les Dieux ennemis en ont tremblé trois fois :
« Élançons-nous, dit-il, dans cette onde fatale ;
» Combattons corps à corps cette troupe infernale ;

» Aux formidables coups que nous allons porter,
» Qu'ils sachent quels mortels ils veulent arrêter. »
Il dit, et le premier, se jetant à la nage,
Dans tous les cœurs surpris réveille le courage.
Tous s'élancent dans l'onde, et frappant les Tritons,
Au lieu de javelots tiennent leurs avirons.
Déjà leurs ennemis font un pas en arrière :
Diomède à ses pieds renverse la Chimère ;
Et les QUINZE, bientôt, sur les rochers mousseux
Font monter les canots, qu'ils traînent derrière eux.

Atride cependant, enflammé de colère,
Promène ses regards au loin sur la rivière.
Il reconnaît l'Orgueil, vers lui guide ses pas,
Et sur son front hideux appesantit son bras.
Le Dieu vaincu s'enfuit, et, délaissant ses armes,
De ses yeux tout sanglants laisse couler des larmes.
Ainsi le grand Moïse, au milieu des déserts,
Dérangeait, à son gré, l'ordre de l'Univers ;
Et, pour fixer des Juifs les âmes incertaines,
Changeait, en les frappant, les rochers en fontaines.
La Sèvre l'a vu fuir, la Sèvre suit ses pas.....
Elle quitte avec lui la scène des combats.

Ajax , à coups de poing , lui sonne la retraite ,
Et proclame déjà sa honteuse défaite.
Alors , tout cet essaim d'horribles Déités
Suivent en frémissant leurs chefs épouvantés ;
Plongent avec fureur dans les royaumes sombres ,
Et , pour se délasser , vont tourmenter les ombres .
Les héros , à l'aspect des ennemis vaincus ,
Ne perdent point le temps en discours superflus ;
Et , pour mettre le comble à leur belle victoire ,
Attirant leurs canots , que soulève la Gloire ,
Au-de-là du rempart , les lancent sur les eaux .

Du lac de la Garenne ils sillonnent les flots :
Partout , sous l'aviron , l'onde est calme et docile ,
Ils font trois fois le tour de ce bassin tranquille ,
Et , tandis que chacun exalte ses exploits ,
Le jeune Machaon élève ainsi la voix :

« Nymphes de ces beaux lieux , recevez notre hommage ,
» Vos soins ont embelli ce fortuné rivage .

» Vous avez réuni , par un goût enchanteur ,
» Tout ce qui peut charmer et les yeux et le cœur .
» C'est vous qui , dirigeant son amoureux feuillage ,
» Avez entrelacé l'ombre de ce bocage ;
» C'est vous qui , dessinant le cours de ce ruisseau ,
» Avez marqué les bords que doit baigner son eau .
» Par vous , ces arbres verts s'élancent dans les nues ;
» Par vous , nous admirons ces roches suspendues
» Que semble retenir une invisible main....
» Imposante merveille ! et dont l'aspect soudain
» Fait naître dans nos cœurs un trouble involontaire ,
» Là , vous avez creusé l'asile du mystère ,
» Où l'on vient , à l'abri d'un tendre demi-jour ,
» Respirer à la fois et le frais et l'amour .

» On retrouve partout , sur votre aimable plage ,
» Un touchant souvenir , une riante image :
» Si des sentiers fleuris , un paysage heureux ,
» Par leurs dessins piquants viennent plaire à nos yeux ,
» La grâce au sentiment toujours s'y montre unie .
» Ici , c'est Héloïse et sa mélancolie ;
» Plus loin , ce sont ces bains , où Diane et sa Cour ,
» Au sein des fraîches eaux , fuit les feux de l'Amour .

» Sur un simple rocher, sous un tapis de mousse,
» Jean-Jacques fait entendre une voix tendre et douce,
» Et les travaux de l'art achevant le tableau,
» Dominent les bosquets qui parent le coteau.
» Nymphes, votre séjour est digne de nous plaire;
» Pour lui, nous délaissions une rive bien chère;
» Pour lui, d'un long voyage affrontant les dangers,
» Nous avons de la Sèvre effleuré les rochers.
» Ni le cours tortueux de ses eaux vagabondes,
» Ni les nombreux remparts qui retiennent ses ondes,
» N'ont pu nous détourner d'un si noble projet :
» Pour vous voir, il n'est point de pénible trajet !
» Aussi, dans ce beau lac, où l'onde est prisonnière,
» Vos flots ont caressé notre flotte légère.
» Heureux, si près de vous nous restions plus long-temps
» Plus heureux, si l'Amour y charma nos instants !
» Mais hélas ! dans vos yeux, à travers tant de charmes
» Je crois apercevoir quelques traces de larmes !
» Je comprends... il n'est plus, celui qui vous aimait !
» Il ne visite plus les lieux qu'il décora !....

» Nagnère, il fut pour vous un bienfaiteur, un père ;
» Maintenant, il n'est plus qu'une froide poussière !
» Ah ! si d'un tendre amour pour vous brûlent nos cœurs,
» Combien nous respectons cet objet de vos pleurs !

» Adieu, coteau riant, adieu, belle Garenne ;
» Déjà nous reprenons notre course incertaine,
» Et lorsque le Soleil, las d'éclairer nos Cieux,
» Ira par sa lumière animer d'autres yeux,
» Déjà, bien loin de vous, de son onde écumante,
» La Loire baignera notre nef triomphante !
» O Nymphes, puissiez-vous aux âges à venir
» D'un voyage si grand porter le souvenir !!! »

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

1.

Aux amoureux qu'il guidera dans l'ombre,
Ainsi que toi, ce feu deviendra cher.

Ces petits phosphores vivants, auxquels on a donné le nom de *vers luisants*, se montrent au sein de l'herbe et sur la terre fraîche, dans les nuits d'été et d'automne. Les Naturalistes qui ne connaissaient pas l'histoire authentique que je viens de mettre au jour, ont pensé que leur éclat lumineux dépendait d'une liqueur située à l'extrémité postérieure de l'insecte. La preuve, ont-ils dit, que cette lumière dépend d'une matière phosphorique, c'est qu'on peut écraser l'animal, et quoiqu'il soit mort et brisé, il reste sur la main une substance lumineuse qui ne perd son éclat que lorsqu'elle

vient à se dessécher. Du reste, lorsque l'insecte s'agite, et qu'il est en mouvement, la lumière est plus vive, plus brillante et d'un plus beau verd : il la fait disparaître à volonté, soit en se roulant, soit en se contractant.

On a cherché à rendre compte de l'utilité de cette lumière, en disant qu'elle servait de signal amoureux aux mâles, qui voltigent dans les airs. Mais ce phare, qui conduit le mâle au lieu où est sa femelle, n'est pas toujours allumé. Les observations de M. Géer obligent de quitter cette idée de galanterie. Il a reconnu que ces vers jouissent de cet éclat lamineux dans leur état d'enfance et dans celui de nymphe, temps où ils ne pourraient se livrer aux approches des mâles.

J'espère que MM. les Naturalistes me sauront quelque gré de leur avoir découvert la vérité, et que le discours de Sa Majesté Jupiter va les éclairer désormais sur le but et l'utilité de cet éclat merveilleux, en même temps qu'il leur en apprendra l'origine.

Ainsi, quelques mots de révélation détruisent les plus séduisantes hypothèses!

2.

Tel à peu près est l'insecte charmant.

Cette mouche, si brillante, n'est point un être éclos dans le cerveau d'un poète; elle existe réellement au Japon. Ses couleurs sont si vives, même après sa mort, qu'on

la conserve précieusement parmi les diamants du plus grand prix. Cette admiration générale d'un peuple plein de goût, justifie amplement, suivant moi, l'empressement, pour ainsi dire fanatique, des moucheron à se rôtir pour elle.

Puissent les jeunes beautés qui daigneront jeter les yeux sur cette histoire, hélas! trop véritable, maudire la cruauté de cette mouche coquette, et fermer à jamais leur cœur à des sentiments si inhumains!

3.

Aucun fleuve jamais n'eut un cours plus tranquille,
Dans ses nombreux détours, etc.

Tous les voyageurs connaissent Clisson; je n'essaierai point à en faire l'éloge, après tant de plumes sensibles et éloquentes qui l'ont tracé avant moi; mais que n'eussent-ils point dit, ces écrivains dignes d'apprécier les beautés les plus touchantes de la Nature, si, au lieu de suivre une route souvent ennuyeuse et sans ornements, ils se fussent rendus dans le bassin de la Garenne, en côtoyant la Sèvre depuis son embouchure dans la Loire! Il était réservé aux QUINZE de jouir de tous les agréments d'une si jolie navigation; agréments qui furent d'autant plus vifs, qu'il fallut les acheter par beaucoup de travaux, et que nul mortel encore n'avait pu les goûter. En effet, on connaît les bords de la Sèvre partiellement, mais personne ne s'était avisé de les suivre sans interruption, en dépit des chaussées et des obstacles sans nombre qui illustrent à jamais les héros qui en ont triomphé!

4.

La *Moyne*, petite rivière qui se jète dans la Sèvre, à Clisson.

5.

» Tu sais le lac heureux qui baigne la Garenne.....

On appelle ainsi un coteau baigné par la Sèvre, au moment où elle entre dans la ville de Clisson; ce coteau, admirablement disposé par la Nature, a été encore embelli par les soins et le goût de M. Lemot, Artiste justement célèbre, autant par ses vertus que par son talent.

Cette *Garenne* est le rendez-vous des amateurs des Beaux-Arts, et des curieux de tous les pays. Ses sites enchanteurs sont propres à inspirer le peintre du cœur humain aussi bien que le peintre de la Nature, et la Philosophie peut, comme la Poésie et la Peinture, y puiser les idées les plus riches et les plus fécondes.

6.

» En servant tes projets, je venge mon outrage! »

Le Dieu des ouragans, comme on le voit, est bien triste et bien piqué de voir que les hommes, grâce à la vapeur et à leur industrie, peuvent désormais narguer les vents et dédaigner leurs secours. Comment se peut-il qu'un Dieu porte

l'égoïsme et l'amour-propre au point de gémir sur les progrès de l'industrie et des lumières ?

Du reste, le Dieu dont il est question ici, jouissant de droit de la prérogative de lire dans l'avenir, ne gémit pas tant des efforts heureux obtenus jusqu'à ce jour, que des perfectionnements immenses dont il entrevoit la possibilité ou la prochaine exécution.

7.

Et les digues, cachant leurs dos obéissants.

Tous les lecteurs ne savent peut-être pas que la Sèvre est traversée par un grand nombre de chaussées, nécessaires aux moulins à eau qui se trouvent à des distances peu éloignées. Elles commencent au Palet, un peu plus loin que Monnière, et depuis cet endroit jusqu'à Clisson, il y en a six; la septième est dans la ville même, et c'est celle qu'il faut franchir pour passer dans les eaux de la *Garenne*. Ces barrières, qui paraissaient insurmontables jusqu'à notre siècle, se sont abaissées sous les nacelles des Argonautes Nantais !.....

8.

Fut par Jean Cornichon nommé le Bout-du-Monde.

Jean Cornichon est célèbre, dans les Annales nantaises pour avoir, le premier, en 1555, établi à Nantes un *Bureau à lettres*.

Quelques profonds scrutateurs de l'antiquité ont prétendu que l'extrémité occidentale de l'île Gloriette avait été ainsi nommée par le fameux Namnès, qui fonda la cité à laquelle il a donné son nom (α), environ 1000 à 1200 ans avant l'ère chrétienne; mais je puis assurer, d'après des renseignements positifs, qu'elle a été ainsi baptisée par Jean Cornichon, lorsque, dans l'intérêt de son utile entreprise, il fut obligé de dénommer toutes les parties, tant de l'intérieur que de l'extérieur de la ville, où il pouvait avoir des lettres à faire parvenir.

9.

Tel et moins docte encore un héros de son nom
Fit briller son génie au siège d'Ilion.....

Virgile, dans l'énumération des héros grecs qui se renfermèrent dans les flancs du fameux cheval de bois, désigne ainsi Épéus :

..... *et ipse doli fabricator Épéus.*

10.

Mais déjà du Bouffay.....

Le château du Bouffay fut bâti par Conan, en 988, et l'horloge ne fut commencée qu'en 1661. Elle coûta 2150 livres tournois, à raison de 47 livres 10 sous la toise.

(α) De combien de siècles la superbe Rome est la cadette de Nautès ! elle, qui ne date que de 751 ans avant Jésus-Christ.

11.

» C'est le vœu des Destins, et non pas de mon cœur. »

Au quatrième chant de l'Énéide, le pieux Énée termine ainsi les adieux qu'il adresse à la triste Didon :

*Desine meque tuis incendere teque querelis :
Italiam non sponte sequor.*

Mon héros n'est pas aussi respectable que celui de Virgile ; mais il use du même artifice, et je pense qu'on ne le blâmera pas d'avoir choisi un si bon modèle.

12.

Rival des Watelet.....

Watelet Artiste français, dont les ouvrages sont à la gravure, ce que ceux de Racine sont à la poésie, et ceux de David à la peinture.

13.

Le buste du héros qu'Iolchos vit partir.

Ce héros est Jason. Iolchos est la ville de Thessalie où se rassemblèrent, pour partir sous ses ordres, tous les amateurs Grecs qui allèrent à la conquête de la Toison d'or.

14.

Sarpédon est plus grand

Tous les héros cités dans ce poème ont, je ne sais par quel hasard, des frères de nom, soit dans l'Iliade, soit dans l'Énéide. Je dois dire, à l'honneur des QUINZE, qu'ils ont pleinement justifié les qualités que Virgile et Homère assignent aux guerriers, dont peut-être ils tirent leur origine. Ainsi, par un très-grand bonheur, chacun des noms de mes héros donne l'idée du caractère de celui qui le porte, sans que j'aie besoin de tracer son portrait.

15.

L'herbe en est affaissée, et la verte prairie
Voit ravir son espoir.....

Ceci n'est point une fiction; l'année 1828 sera mémorable par ses pluies désolantes, qui ont noyé l'espoir des prairies ou pour mieux dire, de leurs propriétaires; mais ceux-ci ne doivent point en savoir mauvais gré aux QUINZE, qui en ont été la cause bien innocente:

La faute en est aux Dieux.....

16.

» Voyez-vous cette tour?.....

Nicolas Bouchard, amiral de Bretagne, fit construire, en

1366, la tour de Pirmil, et il en obtint le gouvernement, soit pour couvrir Nantes, ou pour protéger le Duc contre les Anglais, à qui appartenait alors le Poitou.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

17.

Que n'ai-je un équipage éclairé comme toi?.....

Son grand-aïeul, Agamemnon, avait tenu à peu près le même discours au grand-aïeul de Nestor, dans les plaines d'Ilion.

18.

A côté du Curé qui jadis t'illustra.....

Qui ne connaît Saint-Martin, premier Curé de Vertou, qui vint de l'Espagne, par mer, sur une pierre de marbre?

19.

Monnière n'est pas loin.....

Monnière est un village à 3 lieues de Nantes, sur la Sèvre.

20.

J'entends déjà le nom d'un célèbre village.

Le Palet est célèbre pour avoir été le berceau du malheureux Abeylard.

FIN DES NOTES.

TABLE.

E PIÎTRE à M. ^r de Lamartine.	page 7
Les Détours.	15
Cholé.	49
Philomèle.	23
Le Poète aveugle, élégie.	27
Léonie infidèle, élégie.	33
Ne le dis pas, élégie.	37
Les Métamorphoses de l'Amour.	43
QUATRE SOIRÉES :	
Première Soirée. Le Ver luisant.	55
Seconde Soirée. L'Ambition et l'Espérance.	65
Troisième Soirée. Les Feux de la nuit.	73
Quatrième Soirée. La Mouche de nuit du Japon.	85
LES QUINZE, OU LES ARGONAUTES NANTAIS.	
Avertissement.	97
Chant premier.	101
Chant II.	115
Chant III.	129
Chant IV.	145
Chant V.	163
Chant VI.	183
Notes.	197

FIN DE LA TABLE.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A Paris,

Chez CHARLES BÉCHET, Libraire, quai des Augustins, n^o. 57 ;
A. DUPONT ET C.^{ie}, Libraires, rue Vivienne.

A Rennes, chez MOLIEX, Libraire.

A Angers, chez PAVIE, Imprimeur-Libraire.

Et à Nantes, Chez les principaux Libraires.

ACTUELLEMENT SOUS PRESSE,

Par souscription, pour paraître à la fin de Février,

MÉTHODE DE DANSE, DU PORT ET DU MAINTIEN DE TOUT
LE CORPS, Ouvrage didactique pour l'utilité et l'agrément des
personnes des deux sexes. (Prix: 3 francs, pour les Souscripteurs,
et 4 francs, après la mise en vente.)